

OUTREMER



**VOIX DE JEUNES MIGRANTS DU
LIBAN, DE LIBYE ET DE TUNISIE**

OUTRE-MER

VOIX DE JEUNES MIGRANTS DU LIBAN, DE LIBYE ET DE TUNISIE

Ash Kay
Ali Omar
Karim Chebli
Jad Doumani
Amine Abu Kaseem
Maisara Sassi

Amna Sallak
Nay Ghorra
Fatima Shehade
Nadhim Ltifi
Aya Chriki
Mohsen Al Zaher

Firas al Hallak
Joelle Al Cheikh
Rayan Mansour
Alia Jreij
Rita Obeid
Thea Khoury



Ministry of Foreign Affairs of the
Netherlands

ICTJ

Justice
Vérité
Dignité

Remerciements

L'ICTJ souhaite exprimer sa sincère gratitude à toutes les personnes qui ont contribué au concours d'écriture *Outre-mer*. Nous remercions tout particulièrement les participant-e-s qui ont généreusement partagé leurs expériences personnelles et contribué, à travers leurs récits, à humaniser les réalités de la migration. Nous adressons une reconnaissance spéciale aux lauréat-e-s du concours pour nous avoir permis de publier leurs textes dans le présent ouvrage et de les faire découvrir à un public plus large.

L'ICTJ est profondément reconnaissant envers les membres distingué-e-s du jury, originaires du Liban, de la Libye, de l'Irak et de la Tunisie — Fatima Charafeddine, Paul Tabar, Turkia Al-Waer, Tarek Lamloum, Haifa Zangana et Mohamed Jouili — pour le temps qu'ils ont consacré, leur expertise et la qualité de leurs réflexions.

Nous tenons à remercier tout particulièrement Fatima Sharafeddine et Haifa Zangana pour leur précieux travail et leur patience qui ont permis de peaufiner les témoignages des lauréats et de les présenter dans leur version finale, telle qu'elle figure dans cet ouvrage.

Nous remercions également Raoul Mallat pour ses illustrations originales inspirées des récits des auteurs, Lara Dbouk pour les traductions en arabe et en français, et Ameer Jaafar Kamal pour la traduction en anglais.

Cette publication a pu voir le jour grâce au généreux soutien du ministère des affaires étrangères des Pays-Bas.

À propos de l'ICTJ

À travers les frontières et les sociétés, le Centre international pour la justice transitionnelle participe à traiter les causes et remédier aux conséquences des violations massives des droits humains. Nous soutenons le droit des victimes à la dignité, combattons l'impunité, et favorisons les institutions fiables et responsables au sein de sociétés émergeant d'un régime répressif ou d'un conflit armé, ainsi que dans des démocraties bien établies où demeurent des injustices historiques ou des abus systémiques. L'ICTJ envisage un monde dans lequel les sociétés brisent le cercle vicieux des violations massives des droits humains et posent des fondations pour la paix, la justice et l'intégration. Pour toute information, visitez www.ictj.org

© 2025 Centre international pour la justice transitionnelle. Tous droits réservés. Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite sous quelque forme ou par quelque moyen électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre, que ce soit sans autorisation.

Table des matières

Avant-propos	vii
Introduction	xi
Survivre, au gré des vagues par Ash Kay	2
Mon voyage vers la liberté par Ali Omar	12
Entre liberté et sécurité par Karim Chebli	20
Je veux vivre ! par Jade Doumani	26
Retourne dans ton pays ! par Ameen Abo Kaseem	32
A l'ombre de la petite fille par Maisara Sassi	38
Étrangère dans mon propre pays par Amna Sallak	46
La patrie qui vit en moi par Nay Ghorra	52
De Damas à une nouvelle vie par Fatima Shehadeh	58
Groupe 12 par Nadhem Ltifi	64
« Tu as un accent, tu viens d'où ? » par Aya Chriki	72
Je n'ai jamais voulu partir par Mohsen Al-Zaher	78
Tu es seul par Firas Al Hallak	86
Embrasser la vie par Joelle El-Cheikh	90
Demander l'asile n'est pas ce dont les gens rêvent habituellement par Rayan Mansour ...	96
Exile par Alya Joreige	102
La vie entre deux mondes par Rita Obeid	108
C'est ce que je voulais te dire par Thea Khoury	114

Avant-propos

Migration et récit : l'âme raconte ses tourments

Migration (al-hijra), abandon (al-hujrān), déplacement forcé (at-tahjīr), désertion (al-hajr) et émigration (al-muhājara) : des mots qui signifient rupture, éloignement, séparation, froideur et âpreté. Le lexique arabe de ces dérivés semble inépuisable. Il y a ceux qui ont choisi de partir, et d'autres qui y ont été contraints. Mais les connotations, dans la plupart des cas, sont imprégnées de mélancolie. Et de cette mélancolie naît le récit.

Émigrer, que ce soit librement ou par force, ne signifie pas savoir raconter. Le récit est le « sens du sens » : il élève l'expérience en parole, vers cet intime qui façonne l'imaginaire de ce qui a été vécu.

Les textes rassemblés dans ce recueil réfutent la célèbre idée de la « mort de l'auteur ». Ici, le sujet s'affranchit des chaînes qui réduisent les migrants à de simples chiffres, à de froides statistiques ou à des documents de voyage contrôlés aux frontières. Seule la langue n'a pas besoin de visa.

Dans ces textes se révèle la migration des possibles et des potentialités, ainsi que la capacité de leurs auteurs à dénoncer et à mettre à nu nos célébrations masquées. Ces récits offrent également une leçon d'humanité épuisée par les retombées du « syndrome des souverainetés nationales », qui affronte sans relâche des moulins à vent. Nous écrivons pour ne pas oublier : la langue est notre patrie de substitution.

Des textes venus d'horizons multiples, denses au point de nous inviter à de multiples relectures, générant du texte initial, d'autres textes insaisissables. Le lecteur, absorbé, se surprend à recréer un texte à partir d'un autre. Seules les théories de la réception semblent capables d'achever ce que laissent inachevées les blessures de l'écriture.

Dix-huit récits, empreints de la mélancolie de l'être : cet être écrivain préoccupé par son existence, cherchant à comprendre le sens de sa vie et sa place dans la foule, confronté à d'innombrables contraintes. Des contraintes nées de liens géopolitiques mouvants : d'un côté, guerres, conflits régionaux et situations intérieures étouffantes ; de l'autre, choix familiaux, parcours professionnels et académiques, et quête de liberté. Des expériences migratoires racontées, mêlant réalité et imaginaire – et que l'imaginaire y est splendide !

Est-ce la mélancolie d'une âme errante, qui trouve dans l'écriture l'écho de son exil ? Ou bien celle d'êtres en quête de départ, mais retenus par des chaînes invisibles ? Et s'ils décident de migrer, sont submergés par une vague de questions : existence, acculturation, intégration, identité, rapports aux lieux et aux temps, goûts, expériences amoureuses – réussies ou avortées –, racisme, xénophobie, mais aussi éclat, affirmation de soi et lutte. Les textes réunis ici en portent témoignage.

Je fais partie de la génération qui a découvert l'écriture sur la migration à travers Saison de la migration vers le Nord de Tayeb Salih ; celle qui a soutenu son héros, Mustafa Saïd, parce qu'il a réalisé pour nous nos rêves, nos fantasmes et nos imaginaires effrénés et bridés, et qu'il nous a réjouis par des victoires imaginaires et illusoire. Avant nous, une autre génération avait découvert Tawfiq al-Hakim dans son roman Un Oiseau de l'Orient (1938), où Orient et Occident s'entrelacent dans une relation complexe. Nous étions alors à l'apogée des grandes narrations qui ont marqué le XX^e siècle. Seuls les écrivains savent rendre la migration comme expérience. Personne d'autre.

Aujourd'hui, nous errons dans les labyrinthes des petites narrations, au sein d'un « mini-système » de fragments de sens produits par des êtres ordinaires qui se sont arraché le droit de raconter et d'écrire.

Ce qui distingue les textes de ce livre, c'est leur style plaisant, savoureux et accessible. Certains s'élèvent vers les cieux du symbole et de l'abstraction, d'autres reflètent la réalité avec une précision extrême, et d'autres encore font saigner le cœur en remuant d'anciennes blessures. À les lire, on a l'impression qu'ils racontent une expérience que nous avons vécue, ou que quelqu'un de proche a vécue, ou que nous pourrions vivre un jour. Ces textes façonnent à la fois l'individuel, le familial, le national et le transnational – géographiquement

ou symboliquement –, traversant sociétés et cultures. Tous ces éléments réunis font de ce livre une œuvre unique en son genre.

Merci aux auteurs pour leurs voix uniques, et au Centre International pour la Justice Transitionnelle, pour l'unicité de cette expérience.

Mohamed Jouili

Professeur de sociologie

Université de Tunis

Introduction

« La migration — qu'elle soit forcée, contrainte, volontaire ou un peu des trois — est une caractéristique majeure du paysage politique mondial. Elle demeure pourtant profondément méconnue, tant le décalage est grand entre la rhétorique qui l'entoure et la réalité. Un récit s'est progressivement imposé, fondé sur l'ignorance et nourri, du moins en partie, par la manipulation politique des peurs collectives. »¹

Bien que les jeunes aient été des acteurs clés des révolutions en Tunisie, en Libye et au Liban, leurs conditions de vie ne se sont pas sensiblement améliorées depuis. Ils continuent de faire face à un chômage élevé et à une participation restreinte à la vie politique. La pandémie n'a fait qu'accentuer leurs difficultés socioéconomiques et mettre en lumière l'héritage de la violence dans ces trois pays. L'instabilité politique et les conflits qui ont suivi les révolutions ont contribué à faire de la région MENA une source constante de migration, motivée par des raisons économiques ou politiques.

Les migrants économiques quittent généralement leur pays d'origine en raison du manque d'opportunités, de la marginalisation et de l'absence de modèles répondant à leurs aspirations. Les migrants politiques, quant à eux, sont souvent contraints à l'exil en raison de leurs affiliations politiques, des hostilités persistantes ou de l'échec des processus de reconstruction post-conflit, qui les empêchent de mener une vie digne.

Qu'il s'agisse de motifs économiques ou politiques, beaucoup de jeunes ne voient plus de rôle pour eux dans leur pays. Ils cherchent ailleurs de meilleures perspectives et plus de sécurité — un choix aux conséquences économiques et émotionnelles profondes pour leurs familles et leurs communautés.

1 Lucy Hovil, « Dire la vérité sur la migration », *International Journal of Transitional Justice*, vol. 13, no 2 (juillet 2019), p. 199-205.

Le phénomène de la fuite des cerveaux devient de plus en plus visible et préoccupant dans les pays du Sud. Les sociétés de la région perdent ainsi les investissements réalisés dans leurs citoyens, faute de pouvoir leur offrir des conditions de vie épanouissantes.

C'est dans ce contexte que le Centre international pour la Justice Transitionnelle (ICTJ) a lancé, en septembre 2023, le concours d'écriture « Outre-mer », invitant les jeunes migrants (ayant 35 ans au plus), originaires du Liban, de la Libye ou de la Tunisie, ou y résidant, à partager leurs expériences personnelles de migration sous la forme de témoignages écrits, courts et originaux.

Le concours avait pour objectif de donner un visage humain aux chiffres froids des statistiques migratoires. Il invitait les jeunes ayant quitté leur pays pour des raisons politiques ou socioéconomiques à partager leurs expériences, les défis rencontrés et leurs espoirs pour eux-mêmes et pour leurs pays, par le biais du récit. Ainsi, il a mis en lumière des histoires de migration, régulière comme irrégulière.

En s'appuyant sur la puissance du récit, « Outre-mer » cherchait à explorer comment la marginalisation, l'exclusion, l'inégalité et les conflits influencent la décision des jeunes de partir. Les participants étaient également invités à réfléchir aux défis rencontrés à l'étranger, notamment à de nouvelles formes de répression et d'exclusion.

Un jury prestigieux, composé d'écrivains, d'universitaires et de défenseurs des droits humains de renom originaires d'Irak, du Liban, de la Libye et de la Tunisie, a largement contribué à la réussite du concours Outre-mer. Il a examiné les nombreuses candidatures reçues et sélectionné les lauréats selon des critères de créativité, d'originalité et de capacité à susciter la réflexion, le débat et le changement.

Dans un monde où les jeunes préfèrent souvent s'exprimer par les arts visuels ou les moyens numériques, lancer un concours d'écriture représentait un véritable défi. Néanmoins, les témoignages reçus se sont révélés puissants et poignants, traduisant les réalités douloureuses vécues par les jeunes migrants. Fait notable, nombreux sont ceux qui ont exprimé leur volonté de retourner dans leur pays, à condition que les circonstances s'y prêtent.

Les huit lauréats ont été annoncés quatre mois plus tard. En mars 2024, ils ont participé à la cérémonie de remise des prix et à la conférence internationale « Outre-mer » à Tunis, où ils ont partagé leurs expériences migratoires. Les participants ont discuté de la migration et du phénomène de la fuite des cerveaux à l'échelle mondiale, élargissant la portée du projet à d'autres pays tels que le Maroc, la Syrie et le Yémen. L'événement visait à sensibiliser le public, à favoriser le dialogue social et à inciter les jeunes à réfléchir à des solutions potentielles à la crise migratoire.

L'ICTJ a choisi de publier ces 18 témoignages dans l'espoir qu'ils contribuent à informer, influencer et inspirer les débats publics et politiques sur la migration et ses causes profondes. Ces récits visent également à stimuler le changement et à proposer des solutions durables aux problèmes politiques et socioéconomiques qui poussent les individus à quitter leur pays d'origine. Associés à d'autres initiatives liées à la justice, ils peuvent contribuer à ouvrir la voie à des réformes politiques, institutionnelles et législatives nécessaires.

Nour El-Bejjani, responsable des programmes Liban et Yémen de l'ICTJ

Reem El-Gantri, ancienne responsable du programme Libye de l'ICTJ

Salwa El-Gantri, experte principale des programmes à l'ICTJ



Survivre, au gré des vagues

Ash Kay

Ash Kay est une Syrienne vivant actuellement aux Pays-Bas. Elle travaille dans le domaine artistique. Son objectif est de vivre en paix, sans haine, sans guerre, sans frontières ni discrimination.

Cette nuit-là, lorsque les agents de l'Agence européenne de garde-frontières et de garde-côtes (Frontex) ont intercepté notre petit bateau, nous n'avons entendu qu'un seul coup de feu. Un seul tir a déchiré le caoutchouc et le bois tendre de notre embarcation, causant bien des dégâts.

Trois hommes imposants ont braqué leurs torches sur nous depuis un grand bateau blanc. J'ignore encore d'où ils sont sortis et comment ils sont arrivés ! Je me souviens seulement que notre petit bateau a commencé à tanguer sur les vagues qui sont soudain apparues. J'étais sur le point de tomber et je n'ai trouvé aucune prise à saisir, alors j'ai fermé les yeux.

Dans l'obscurité, les bruits deviennent si forts et si terrifiants qu'il est impossible de les ignorer. Comme je déteste l'obscurité ! Les hommes se sont emparés de notre bateau et nous ont aspergés d'eau.

Je n'oublierai jamais l'odeur du coup de feu, mêlée à celle de la mer et aux cris de terreur des femmes et des enfants. J'en ai eu la nausée, mais ce n'était pas le moment ! Ils se sont rués sur nous en criant agressivement : « Qui parmi vous parle anglais ? »

Moi je parle anglais, mais ma voix s'est nouée. Mes mots et mon souffle sont restés coincés dans ma gorge. Tout au long de ma vie, j'avais appris à me taire et à retenir mes paroles pour me protéger de la violence des autres. Ce soir-là, en revanche, j'aurais voulu crier de toutes mes forces pour me défendre, mais je n'ai pas pu car, comme d'habitude, ma gorge m'a trahie.

Un jeune homme a fini par lever une main tremblante. On lui a ordonné de désigner le capitaine de notre frêle embarcation, sous peine d'ouvrir le feu sur tout le monde. Il n'a pas ouvert la bouche, et personne d'autre non plus ; nous sommes tous restés muets. On s'est douté de ce qui allait arriver à ce pauvre jeune homme d'une vingtaine d'années. La brutalité des trois agents de Frontex s'est intensifiée. Ils ont commencé à secouer notre bateau violemment, cherchant à nous jeter à la mer tout en continuant à nous asperger.

L'une des femmes s'est mise à crier : « C'est lui ! » en pointant du doigt le conducteur du bateau. Et en un clin d'œil, le jeune homme est frappé sous nos yeux. J'ai cru entendre ses os se briser sous le choc ! Cette scène m'a rappelé un jour où mon frère m'avait soulevée très haut puis projetée au sol, me fracturant le coude... C'était exactement le même son.

L'odeur du sang se mêlait aux autres effluves. Ils ont saisi le jeune homme par les épaules et l'ont propulsé dans leur grand bateau. Son épaule droite était disloquée et son visage couvert de sang. Pendant un instant, j'ai cru qu'il était mort, mais il a émis de faibles gémissements, indiquant qu'il était encore en vie.

Nous étions tous en colère contre cette commère qui avait mis en péril la vie du jeune homme, mais nous avons gardé le silence, voyant qu'elle tenait dans ses bras son fils malade. Si j'avais été mère, j'aurais peut-être agi de la même manière pour protéger mes enfants.

Les trois hommes se sont remis à crier, ordonnant au jeune traducteur de nous demander de leur remettre tout ce que nous possédions. Leurs voix résonnaient dans la nuit, au cœur de la mer.

Ils nous ont dépouillés de nos sacs, téléphones, argent, et même de nos gilets de sauvetage. Nous avons tout perdu ! Heureusement, j'avais caché mon téléphone et mon passeport syrien ainsi qu'un peu d'argent dans mon soutien-gorge. Plus tard, j'ai découvert que les autres femmes avaient fait comme moi. Quelle chance d'avoir des poitrines et d'utiliser des soutiens-gorge !

Après avoir confisqué tout ce qu'ils voyaient, ils nous ont lancé une corde et nous ont demandé de nous y accrocher pour les rejoindre, un par un, sur leur grand bateau.

« Où nous emmenez-vous ? » a-t-on crié. « À l'île de Rhodes, bande d'imbéciles ! » nous ont-ils lancé.

Une fois à bord du grand bateau blanc, ils ont ordonné aux femmes de s'asseoir à gauche et aux hommes à droite. J'ai commencé à fredonner dans ma tête une chanson de Zayn Malik en anglais :

Mais tu ne seras jamais seule,
Je serai avec toi du crépuscule à l'aube !
Bébé, je suis juste là !
Je te serrerai dans mes bras,
Je serai avec toi du crépuscule à l'aube
Bébé, je suis juste là

Je l'ai toujours chantonnée durant mon enfance, et croyez-moi, c'est grâce à cette chanson que je suis encore là aujourd'hui... Elle me permet de me couper de la réalité. C'est un kit de survie gratuit que vous pouvez emporter et utiliser où vous le souhaitez.

J'ai eu l'occasion de croiser le regard de ces brutes. J'ai vu des yeux verts, furieux, entourés de fines veines rouges. Leurs regards étaient empreints d'une colère intense. Leurs visages étaient masqués par des cagoules en laine noire, ne laissant apparaître que leurs bouches. Ils proféraient des insultes !

J'aimerais me souvenir de plus de détails, mais ma mémoire me fait défaut. D'un côté, c'est un soulagement, mais de l'autre, je désire ardemment me souvenir de tout. J'essaie de me concentrer, mais je n'ai jamais de réponses claires à mes questions. Ce dont je me souviens, ce sont leurs pieds gigantesques, dans de grandes bottes, se déplaçant de manière agressive. Ils attrapaient les hommes un à un et les déshabillaient pour vérifier s'ils cachaient encore quelque chose sur eux.

J'étais sur le point de perdre connaissance quand les gardes se sont aperçus qu'un homme cachait de l'argent dans sa poche. Ils l'ont frappé violemment et ont écrasé son visage sous leurs bottes. Ses yeux semblaient jaillir de leurs orbites !

Ils prononçaient des mots incompréhensibles. J'ai instinctivement couvert ma tête de mes mains lorsque j'ai commencé à entendre les cris et les coups. J'attendais mon tour, mais il s'est finalement avéré qu'ils ne fouillaient pas les femmes. Ils se contentaient de nous demander si nous avions quelque chose sur nous, et aucune d'entre nous n'a osé l'avouer. Nous avons toutes nié.

J'ignore combien de temps nous avons passé sur leur bateau à subir des insultes. On nous a interdit de boire, et ceux qui avaient besoin d'uriner devaient le faire devant tout le monde. À un moment donné, l'odeur d'urine emplissait l'air, on se serait cru dans des toilettes scolaires immondes.

Après avoir tiré notre embarcation pour que nous puissions les rejoindre, ils l'ont à nouveau balancée à la mer, puis nous ont ordonné de nous lever. À cet instant, j'ai compris qu'il n'y avait plus d'espoir de salut ! Ils ont commencé à projeter les hommes sur la barque endommagée, tandis que les femmes utilisaient une corde épaisse pour les rejoindre.

À ce moment-là, j'ai commencé à vomir mes tripes, tant mon estomac était vide.

Les Frontex ont retenu le pilote de notre bateau. Nous n'avons plus eu de ses nouvelles. Ensuite, ils nous ont demandé de nous accrocher à la corde pour qu'ils puissent nous entraîner avec leur navire. Puis, ils nous ont lancé deux ou trois gilets de sauvetage et six bouées. Nous devions être 27 personnes sur le bateau, et la panique a éclaté autour de qui utiliserait les gilets en cas de naufrage.

Les vents étaient extrêmement forts. Je tremblais, complètement résignée. Je n'avais même pas envie de tenir la corde. Je me suis recroquevillée sur moi-même, cachant mon visage. Je ne me préoccupais plus de ce qui allait

m'arriver. Je ne ressentais plus rien. Mes pieds étaient engourdis, tout comme mon cœur et mon esprit.

Brusquement, mon état de résignation a été interrompu par un cri : l'un des Frontex nous ordonnait de lâcher la corde !

Tout le monde était engourdi comme moi, alors nous avons obéi sans nous demander ce qui allait nous arriver. À ce moment-là, nous avons remarqué la présence d'un autre bateau, où d'autres réfugiés étaient brutalement jetés à la mer par des agents de Frontex !

Le bruit des vagues était légèrement plus fort que les battements de mon cœur. J'étais frappée au plus profond de mon être, ce qui m'a fait oublier la peur qui me hantait.

Cette nuit-là, je les ai vus disparaître à jamais. J'ai tout fait pour ne pas regarder, pour ne rien inscrire dans ma mémoire. Mais leurs voix et leurs cris désespérés m'ont empêchée de détourner les yeux de leur lente disparition dans la mer.

Malheureusement, après chaque épreuve que l'on traverse, on perd un peu plus de son âme. Cette nuit-là, je l'ai entièrement perdue.

L'eau montait de plus en plus dans le petit bateau qui nous portait, les autres réfugiés et moi. L'odeur de la mort nous enveloppait de toutes parts, mais il semblait que nous étions plus chanceux, ou plutôt plus obéissants, que les malheureux passagers de l'autre bateau.

J'avais oublié que mon téléphone était caché contre ma poitrine et, alors que les autres femmes se servaient des leurs pour appeler à l'aide, une idée m'est venue. J'ai sorti le mien et, souriant comme si j'avais remporté une grande victoire, j'ai pris quelques photos que j'ai envoyées à la cellule de sauvetage et de suivi (M.R.C).

Le signal était faible, mais après plusieurs tentatives, j'ai enfin réussi à recevoir un appel d'un agent arabophone de la cellule. Il m'a demandé où nous nous

trouvions, combien nous étions et si tout allait bien. J'ai aussitôt répondu : « S'il vous plaît, envoyez-nous du renfort. Je ne sais pas où nous sommes, mais je vous ai communiqué notre position ! Des gens se noient sous nos yeux, et nous sommes impuissants ! Nous manquons de gilets de sauvetage, et l'eau envahit peu à peu notre bateau. La mort nous guette lentement. »

L'appel a été coupé. Au seuil de la mort, les choses prennent un autre sens. Ce jour-là, j'en avais assez vu. J'ai pris ma tête entre mes mains et j'ai recommencé à chanter, bercée par le flux incessant des vagues. À ce moment précis où j'écris, ces ondulations résonnent encore dans mon esprit, me rappelant comment elles avaient ce jour-là troublé le destin de nos âmes.

Mes vêtements étaient complètement trempés, j'avais froid et j'étais désespérée. Le soleil commençait à se lever... C'était le jour idéal pour quitter ce monde répugnant, une façon paisible de mourir, en disant adieu à ce merveilleux lever de soleil !

Mon père me souriait depuis le ciel, et je pouvais également voir ma famille et mes amis, les étreindre et respirer leur parfum.

Soudain, un grand vrombissement m'a ramené à la réalité, celui d'un bateau gris arborant un drapeau turc. En fait, je ne suis pas sûre qu'il était gris, mais c'est ce dont je me souviens à présent.

Les sauveteurs étaient arrivés ! Je ne me souviens de rien après cela, sauf d'hommes en uniforme, parlant turc et me posant des questions étranges.

On m'a donné une petite bouteille d'eau et on m'a enveloppé dans une couverture. Ils nous ont fait monter à bord de leur bateau et nous ont emmenés dans un port turc.

Même après avoir été secourue et avoir regagné la terre ferme, les vagues semblaient encore présentes en moi. Pendant longtemps, j'ai eu du mal à réaliser ce qu'il se passait autour de moi. Je n'ai pu ni me présenter ni prononcer le moindre mot ; même les larmes me faisaient défaut. J'aurais

tant voulu pleurer ! Je n'ai réussi qu'à bouger mes doigts, tentant de porter un dernier regard vers ceux qui s'étaient noyés. Ma gorge me trahissait encore.

J'ignore combien de temps nous avons dormi à l'air libre, dans le port où les garde-côtes turcs nous ont amenés. Mais lorsque je me suis réveillée, ma voix avait repris toute sa force. J'ai alors appelé à l'aide pour tenter de sauver les autres naufragés, mais il était déjà trop tard.

J'ai replongé dans un profond sommeil, ne me réveillant qu'avec la sensation d'être transportée à bord d'un bus. Je ne savais ni qui j'étais, ni où je me trouvais.

Plus tard, reprenant conscience, je me suis retrouvée par terre, entourée de chaussures. J'ai alors pris quelques photos avant de me rendormir paisiblement.

On nous a abandonnés dans un garage du commissariat pendant trois jours. Nous buvions littéralement l'eau des toilettes ! On nous a traités pire que des animaux.

Nuit après nuit, j'ai dormi comme jamais auparavant dans un garage ouvert, glacée par le froid et en quête de sécurité ; une sécurité que je cherchais en quittant mon pays.





Mon voyage vers la liberté

Ali Omar

Ali Omar, également connu sous le nom d'Ali Al-Asbali, est un blogueur libyen et défenseur des droits humains qui vit en exil depuis 2016. Ancien prisonnier d'opinion, il est le fondateur et directeur de Libya Crimes Watch, une organisation indépendante de défense des droits humains basée au Royaume-Uni.

En octobre 2023, j'avais vécu sept années loin de la Libye. Je ne sais pas par où commencer mon récit ni quand le terminer. Je ne sais pas comment ces années ont pu s'écouler aussi vite ni quand je retournerai en Libye. La seule chose que je sais, c'est que je suis un menteur, je mens constamment à ma famille en lui promettant que je reviendrai bientôt.

Je regrette de l'admettre.

Je remonte le temps jusqu'en mars 2016. J'étais devant la porte de notre maison où régnait un silence absolu. Soudain, une voiture aux vitres teintées arriva. Des hommes armés, aux vêtements délabrés et aux mines renfrognées, se précipitèrent vers moi. Je ne bougeai pas, même si j'aurais pu fuir. Je ne pense pas que ce fût du courage, mais plutôt le destin qui m'avait empêché de m'échapper, de résister ou même de me rendre ! Malgré mon impassibilité, je reçus un coup à la tête qui m'ébranla un instant et qui fut suffisant pour me retrouver ligoté, conduit vers l'inconnu.

Ce fut une ineffable émotion et un moment dont je n'oublierai jamais le moindre détail.

J'ignorais que ces instants aboutiraient à quelque cent vingt nuits de réclusion, dans une cellule d'isolement, sans que personne ne sache où je me trouvais. Je ne m'attendais pas à sortir vivant de cette épreuve au cours de laquelle j'avais résisté à toutes les formes de torture. Mon seul crime avait été d'être un jeune homme dans la vingtaine qui avait osé exprimer ses opinions avec

imprudence, irritant ainsi les autorités ! Je ne m'attendais pas à ce que cette expérience traumatisante change radicalement ma manière de penser, voire le cours de ma vie.

Moins de deux mois après ma libération, je fus contraint de quitter la Libye. Le désespoir me cernait de toutes parts. L'état se resserra davantage lorsque les autorités militaires me demandèrent de me rendre dans une caserne de la ville, muni de mon passeport, pour discuter de mon dossier. Le but était de me placer en résidence surveillée. Mais ce jour-là, j'éteignis mon téléphone, quittai ma maison et me rendis chez mon grand-père. De là, je partis chez un ami à Tobrouk ; après bien des difficultés et des frais considérables, je réussis à atteindre la Tunisie.

Je dus alors quitter mon pays, une idée que j'avais pourtant toujours rejetée. Je laissai tout derrière moi : ma famille et ce qu'il restait de mes amis, mes livres, mes souvenirs, et tout ce que je n'aurais jamais pu quitter. Je n'emportai avec moi qu'un corps sans vie et quelques pièces de monnaie en poche, sans aucun plan, mais déterminé à ne jamais revenir tant que l'injustice régnait dans ce pays.

La Tunisie m'accueillit chaleureusement. Je vécus dans ce pays pendant trois longues années, sans jamais m'y sentir étranger. J'adorais la vue depuis le sommet de Sidi Bou Saïd et passais du temps sur les marches de l'avenue Habib Bourguiba. Je remplaçais le café arabe par du kafeusa, conformément aux traditions tunisiennes. Je mangeais du lablabi et de la kamounia, et aimais le couscous à la manière des Tunisiens, avec du manani.

Je fis la connaissance d'amis qui m'apportèrent beaucoup, et certains devinrent des sources d'inspiration pour moi. Ma personnalité se façonna à la faveur de nombreuses leçons. J'appris beaucoup de ma solitude et de mon exil, et j'eus l'opportunité d'affronter et de surmonter bien des difficultés.

Je fis face aux circonstances, aux obstacles et aux défis, et dus assumer seul diverses responsabilités. Lorsque j'eus retrouvé mon équilibre après les épreuves difficiles que j'avais traversées, je repris mon activité politique

comme avant, mais avec encore plus de vigueur. Je repris mon travail, l'écriture, l'expression de mes opinions. Je participai à des émissions télévisées et j'assistai à des événements et à des rencontres, gagnant ainsi en conscience et en maturité.

Malgré tout, je ressentais un désir profond de quitter la Tunisie, car malgré ses nombreux avantages, ce n'était pas un endroit sûr pour vivre, surtout pour un rebelle comme moi. L'avenir était incertain, la situation politique instable, et le risque d'être un jour livré à la Libye demeurerait constant. De plus, je ne pouvais obtenir de titre de séjour ni renouveler mon passeport.

Ces pensées me hantaient sans cesse : jusqu'à quand devrais-je rester dans ce pays ? Devrais-je chercher un lieu plus sûr ? Suis-je prêt à me lancer dans une nouvelle aventure ? Dès les premiers mois de mon arrivée en Tunisie, ces questions m'assaillaient. Peu à peu, je m'étais convaincu de la nécessité de partir en Europe, dans un pays où je pourrais m'installer en toute sécurité, tout en pratiquant mes activités librement, sans aucune crainte ni restriction.

J'économisais de l'argent et vivais dans la simplicité pour pouvoir demander des visas, mais sans succès. Rejet après rejet, le désespoir commençait à m'envahir. Jusqu'au jour où quelqu'un, à qui j'avais raconté mon histoire et qui en avait été profondément touché, me proposa une solution.

Il se pencha vers moi et me murmura à l'oreille : « Je connais quelqu'un qui peut te fournir un faux visa pour n'importe quel pays. Tu peux tenter ta chance. » J'acceptai sans trop y réfléchir, prêt à prendre ce risque, bien que ce fût illégal. Je n'avais plus d'autre choix ; j'en avais assez des refus répétés des ambassades à cause de ma nationalité libyenne !

Malgré les conséquences possibles de cette décision, qui pourraient aller jusqu'à ma détention ou mon renvoi en Libye, j'avais confiance en cette voix intérieure qui me disait que j'atteindrais mon objectif.

Après de nombreuses recherches, j'optai pour l'Angleterre. Les raisons étaient les suivantes : sa proximité géographique, et le fait qu'elle soit anglophone

et que je maîtrisais déjà les bases de la langue, ce qui m'épargnerait d'apprendre une langue entièrement nouvelle. De plus, le système d'asile y était relativement simple à l'époque, selon les informations fournies par des personnes qui y vivaient et m'encouragèrent à franchir ce pas.

Avril 2019 : le jour du départ de la Tunisie était enfin arrivé. Je n'avais pas fait de valises. J'avais tout laissé derrière moi, comme la première fois : mes souvenirs, des objets sans valeur, et même mes vêtements. Je partis sans rien dire à personne, avec juste un petit sac à dos, ignorant ce qui allait m'arriver. Allais-je m'en sortir à l'aéroport ? Ou risquerais-je la prison ou l'expulsion ?

J'étais nerveux, mais dès que je mis le pied à l'aéroport, toute la tension se dissipa. Elle se transforma en une étrange sérénité et en des émotions partagées. Tout se passa à merveille, je me comportais comme un étudiant partant pour Londres. Une fois arrivé, je ressentis un profond soulagement, croyant que mon aventure touchait à sa fin, avant de me rendre compte que ce n'était en fait qu'un nouveau départ.

L'Angleterre était différente à tous les niveaux. Une langue nouvelle, une diversité culturelle, un système complètement différent : le climat, les bâtiments, la nourriture, les couleurs, les odeurs... tout différait de ce que j'avais connu auparavant. Dès mon premier échange avec l'employée de l'aéroport au sujet de ma demande d'asile, je ressentis une profonde humanité.

Je passai de longues heures à l'aéroport, accomplissant les démarches nécessaires pour ma demande d'asile, avant d'être envoyé dans un hôtel (ou une auberge de jeunesse) en périphérie de Londres. Là, demeurai une semaine entière dans une grande chambre bondée, avec des dizaines de lits superposés, où logeaient au moins vingt personnes, toutes inconnues les unes des autres. Ce qui nous unissait, c'était l'espoir de pouvoir tourner une nouvelle page pleine de promesses. La chambre débordait d'histoires venues de dizaines de pays, de tous les continents, et cela me fit presque honte de raconter la mienne. Certains avaient traversé la mer dans des canots pneumatiques, d'autres avaient marché pieds nus depuis les confins de l'Afrique, d'autres encore étaient arrivés ici cachés dans des camions.

Une nouvelle étape s'ouvrit dans ma vie après l'obtention rapide de l'asile. Mon dossier était solide : j'étais un activiste bien connu, emprisonné et exilé, et je disposais de toutes les preuves nécessaires. Malgré les difficultés rencontrées au cours des premiers mois, je parvins progressivement à m'adapter et à m'intégrer. Je repris mes activités antérieures avec encore plus d'enthousiasme, écrivant et exprimant mes opinions en toute liberté. Quelques mois après mon arrivée, je fondai une organisation de défense des droits humains pour soutenir ceux qui avaient vécu la même expérience que moi. Aujourd'hui, cette organisation est l'une des plus reconnues en Libye.

Enfin, j'avais un chez-moi, même s'il était petit et que ma tête touchait presque le plafond. Mais l'essentiel était que personne ne pouvait frapper à ma porte pour m'empêcher de penser ou d'écrire ! J'avais désormais un mur sur lequel j'accrochais les photos de ceux qui m'inspiraient, une petite bibliothèque où je rassemblais mes livres éparpillés, et une étagère sur laquelle je disposerais les souvenirs de chaque pays que je visiterais.

Toutes les portes se sont ouvertes devant moi. J'ai voyagé à Genève, à Bruxelles et à La Haye, non pas pour le tourisme, mais pour porter la cause de ceux que j'ai laissés derrière, en prison, de ceux dont les voix ont été réduites au silence par la force ; pour faire entendre leurs gémissements sous le poids de la torture et transmettre les cris de leurs mères ; pour dénoncer les violations commises dans mon pays et essayer d'y apporter un changement depuis ma position actuelle.

Malgré la distance, je suis convaincu que l'impact que j'ai aujourd'hui, et que j'aurai à l'avenir, depuis cet endroit, aura bien plus de poids qu'auparavant.





Entre liberté et sécurité

Karim Chebli

Karim Chebli est un artiste de théâtre, auteur, metteur en scène et producteur libanais. Il vit actuellement aux États-Unis où il enseigne à l'université. Il est titulaire d'une licence en administration des affaires et en théâtre, ainsi que d'une maîtrise en éducation, en arts du spectacle et en pédagogie.

J'ai grandi au cœur du Moyen-Orient, dans un petit village conservateur du Mont-Liban. J'avais de grands rêves et des aspirations encore plus grandes, que j'ai dû abandonner pour m'intégrer aux normes de la communauté locale. J'ai mené un combat difficile contre les coutumes et les traditions profondément ancrées de mes ancêtres. C'était d'autant plus difficile que j'aspirais à poursuivre une carrière artistique dans une société d'après-guerre, où les enfants aimaient jouer avec des fusils et des épées.

J'ai été étiqueté comme un enfant étrange et atypique, une étiquette qui m'a suivi et ne cesse de me suivre. Contrairement aux autres garçons, je n'ai jamais aimé jouer avec des voitures et des armes à feu. Mes passions étaient le théâtre, le dessin et la narration. Mon lien profond avec mes émotions était considéré comme tabou dans une société patriarcale dominée par la peur. Réalisant que cette réalité était immuable, j'ai appris à me reconforter en trouvant refuge dans l'écriture, le théâtre et la narration.

Pendant des années, mon évasion dans le monde de la fiction a fait de mon imagination ma seule amie. Cependant, j'ai eu peur de cette vocation et je me suis retrouvé, adulte, coincé dans un travail où je comptais les jours jusqu'aux vacances d'été.

Malgré les pressions sociales, j'ai eu le courage d'abandonner ma spécialisation en gestion des affaires pour me tourner vers l'humanitaire. J'étais déterminé à trouver les moyens d'intégrer le théâtre dans les méthodes éducatives. Mon objectif était d'aider les élèves à faire face à l'injustice qu'ils rencontraient, en les encourageant à découvrir leur identité artistique et à libérer leur créativité.

Un jour, pendant un cours, un élève m'a posé une question : « Que veux-tu faire plus tard ? » Cette question m'a profondément touché ; j'ai décidé que je méritais mieux, et que ce que je désirais le plus, c'était de créer de l'art.

J'ai alors réalisé que je refoulais mes frustrations en cherchant constamment des distractions, mais cela ne m'apportait aucun soulagement. J'étais assis à une table que j'aurais dû renverser depuis bien longtemps... Avec le temps, j'ai compris que j'avais emprisonné l'enfant en moi, un artiste insolite qui sommeillait au fond de mon être.

Je souhaitais m'envoler, mais je n'en ai pas eu la force. J'avais peur d'écouter mon cœur et de monter sur scène, telle une feuille emportée par le vent. Ce monde est parsemé de dangers, et les risques se multiplient lorsque l'on cherche à donner un sens à sa vie à travers l'art, que ce soit au Liban, dans le monde arabe ou ailleurs.

Soyons réalistes : les chances ne sont pas toujours de notre côté. Il se peut même que nous n'ayons pas accès à un lit d'hôpital en cas de besoin. Pourtant, malgré ces défis, j'ai eu le courage de suivre mon cœur et la chance que mes rêves soient plus ambitieux que mes peurs. L'enfant en moi a toujours été plus fort que je ne l'avais imaginé.

Pour revenir à la question de mon élève, celle-ci a ravivé mes rêves d'enfance et m'a incité à rejoindre la faculté des arts de l'Université libanaise pour obtenir une licence en théâtre. Mes journées étaient chargées mais je ne ressentais plus aucune fatigue, car ma passion pour ce que je faisais m'apportait une grande satisfaction. Heureusement, mes efforts ont finalement porté leurs fruits.

En 2020, en pleine crise économique, au cœur de la révolution et de la pandémie de COVID-19, j'ai obtenu mon diplôme en théâtre, me distinguant parmi mes camarades de promotion. J'ai réussi à surpasser ceux dont le talent était supérieur au mien, simplement parce que j'ai cru en mes capacités.

À ce moment-là, j'ignorais que des défis encore plus grands se profilaient à l'horizon. Après l'explosion du port de Beyrouth, gagner ma vie est devenu

un véritable combat tant pour l'artiste en devenir que pour l'enseignant que j'étais. Pour subvenir à mes besoins, j'ai donc commencé à écrire mes propres pièces de théâtre et à chercher des financements pour les produire.

Je ne parle pas de ces efforts par vanité, mais pour mettre en lumière les grandes difficultés que j'ai rencontrées dans ma quête d'une vie digne. Tout semblait sous contrôle jusqu'à ce que des conflits éclatent dans le quartier de mon école, accompagnés de rumeurs de guerre civile. Face à cette situation instable, j'ai décidé, à contrecœur, de prioriser ma sécurité. C'est ainsi que j'ai accepté une bourse complète pour enseigner, tout en poursuivant mes études aux États-Unis.

C'était censé être un rêve devenu réalité, mais un profond sentiment de culpabilité me rongait. Je regrettais d'avoir abandonné mon pays, ma carrière artistique, mon village et mes proches.

Aujourd'hui, j'enseigne en anglais, je fais du théâtre en anglais et je gagne un bon revenu en dollars américains, mais je ne suis pas satisfait. Les gens sont surpris de ne pas me voir heureux, car en apparence, j'ai tout ce qu'il faut : une vie au-delà des mers, un rêve que beaucoup de jeunes Arabes convoitent. Pourtant, j'ai laissé tant de choses derrière moi. Peut-être que ce sentiment est propre à ma génération ; peut-être sommes-nous des idéalistes, toujours en quête de plus, désireux d'obtenir le meilleur des deux mondes.

Est-ce trop demander d'avoir les mêmes droits que les autres, de vivre aux côtés de ceux qu'on aime et avec qui on a grandi ? Aujourd'hui, plus que jamais, je ressens la nostalgie de ma patrie, de son soleil et des bras chaleureux de ses habitants. Ce sentiment de solitude m'étouffe, et j'attends avec impatience le jour où je pourrai retrouver mes amis. C'est incroyable comme tout ce qui concerne notre pays devient fascinant et envoûtant dès que l'on s'en éloigne, même les coupures de courant, les routes défoncées et le désordre. Tout cela me manque alors que je traverse ce qui semble être un hiver interminable, gris et brumeux. Je me sens étouffé ici, en quête d'une nouvelle étreinte et d'un autre baiser.

Je ressens la douleur d'une mère à l'aéroport, regardant son fils disparaître derrière une porte tournante. Je partage la tristesse d'un ami qui dissimule ses larmes, et je pense à toi, ma grand-mère, lorsque tu prends ma main. Mais ce qui m'inquiète le plus, c'est l'idée de ne jamais te revoir.

Ne me dites pas que tout va bien ou que je devrais m'estimer chanceux ; je maudis les jours qui nous ont séparés et éparpillés dans ce vaste monde. Je ne veux pas revenir à mes promenades solitaires ni à mes réflexions dans le train. J'aspire à retrouver l'endroit où mes blagues sont comprises et où les vraies amitiés prévalent sur les liens virtuels et les appels vidéo.

Je voudrais vous prendre dans mes bras, danser avec vous lors des mariages et partager vos moments de tristesse jusqu'au dernier instant de ma vie.

Je ressens une profonde nostalgie pour les jours où les gens frappaient à ma porte et entraient chez moi sans préambule. Je me souviens de leurs traits communs : leurs parfums, leurs cheveux gris et leurs taches de rousseur... Je repense au café de ma mère et au plaisir de savourer, le lundi, les restes des plats du dimanche. La vie a changé... Désormais, chaque jour ressemble à un dimanche sans kebbé ni taboulé, loin de ceux que j'aime et proche des ténèbres de la mort.

Tout ce que je souhaite, c'est passer un moment avec vous sur le toit de ma maison, qui surplombe Beyrouth. J'aimerais que vous me rassuriez en me disant que je ne suis pas le seul à ressentir ce manque d'appartenance.

Je souhaiterais ne pas avoir à partir, tiraillé entre liberté et sécurité, entre rêves et pensées. Nous devons tous renoncer à certaines choses pour en obtenir d'autres. Pour ma part, il me manque tout, et ce que je désire le plus en ce moment, c'est une étreinte réconfortante.





Je veux vivre !

Jade Doumani

Jade Doumani is est un universitaire libano-américain nommé au prix Eisner, qui prépare un doctorat en Écosse. Ses travaux ont été présentés dans de nombreuses publications, notamment Business Insider, Newsweek, Strange Horizons, The Griffith Review, and Queen's Quarterly.

Est-il possible de construire un avenir dans un pays qui semble voué à disparaître ?

La situation financière de ma famille était sur le point de s'effondrer suite aux événements imprévus de Beyrouth. Le ministère de l'Économie a annoncé que les supermarchés pouvaient accepter des paiements en dollars, ce qui signifiait que nos besoins étaient désormais évalués en dollars américains, au lieu de livres libanaises.

Dans un contexte d'effondrement économique, la fluctuation du taux de change du dollar par rapport à la livre libanaise sur le marché noir nous permettait de continuer à acheter nos biens essentiels, même après avoir perdu toutes nos économies.

Grâce au montant que la Banque centrale du Liban nous permettait de retirer chaque mois et à mes revenus en tant que rédacteur indépendant pour plusieurs magazines et agences de presse étrangères, nous avons pu couvrir nos besoins essentiels. Cependant, les faibles bénéfices et la difficulté de les retirer des banques à cause des grèves rendaient ce travail dérisoire et inutile.

Je suis né à New York, ce qui m'a permis d'obtenir la nationalité américaine ; mais je n'ai visité les États-Unis qu'une seule fois depuis ma naissance.

Je suis titulaire d'un diplôme en études commerciales d'une université locale, ce qui signifie que sans de bonnes relations, il me sera difficile de trouver

un emploi dans la région. De plus, ma spécialisation rend l'émigration vers l'Occident difficile, car le marché du travail y est saturé de diplômés aux compétences similaires.

Cependant, la situation à Beyrouth devenait de plus en plus accablante. En effet, le chômage massif parmi les jeunes, associé à la bulle immobilière, rendait impossible pour moi de quitter le domicile familial sans un revenu fixe, même après l'obtention de mon diplôme. J'ai donc été contraint de rester avec ma mère veuve, dont les revenus en tant que pédiatre ne dépassaient plus quelques dollars par mois.

De plus, la crise électrique persistante entraînait des coupures de courant pendant la majeure partie de la journée et de la nuit, aggravant encore la situation. Quant aux nuits d'été, elles étaient particulièrement éprouvantes. En effet, ma mère et moi souffrons d'hypertension, et la façade de notre appartement, composée principalement de fenêtres, était exposée au soleil toute la journée.

Je n'ai pu résoudre ce problème qu'après avoir dépensé la majeure partie de mes revenus annuels pour installer un onduleur (UPS), garantissant ainsi un approvisionnement électrique ininterrompu. Cela m'a également permis de couvrir les frais de réparation des panneaux électriques et des batteries endommagés par les interruptions constantes de l'alimentation.

Par la suite, d'autres événements tragiques se sont succédé, notamment l'explosion du port de Beyrouth, la propagation de la pandémie de coronavirus, la pénurie de denrées alimentaires et le manque de médicaments. Tous ces événements nous ont épuisés physiquement, mentalement et émotionnellement, au point de nous disputer quotidiennement sur des questions financières.

Le sentiment d'avoir enfin maîtrisé le cours de ma vie après des années difficiles s'est vite dissipé. J'étais à nouveau plongé dans un état de peur constante, tentant désespérément de trouver des solutions à des problèmes qui échappaient à mon contrôle.

Depuis le début de ma carrière d'écrivain, chaque fois que mes accomplissements me remplissaient de fierté, la situation au Liban me tirait vers le bas. Cela me rappelait que l'élite financière et économique libanaise pouvait, à tout moment, me voler en un instant tous mes succès et chaque avancée vers la réalisation de mes rêves.

Je ne pouvais plus accepter l'idée de vivre le reste de ma vie dans de telles conditions, même si tout le monde insistait sur le fait que c'était le seul mode de vie possible au Liban.

Je n'arrivais plus à travailler. Je réalisais que tout ce que je faisais était de gagner juste assez pour subsister. Je ne voulais pas me contenter de survivre ; je voulais vivre pleinement. Cependant, il semblait que j'espérais bâtir un avenir dans un pays voué à disparaître.

Ma sœur, tout comme moi, était née aux États-Unis, mais elle avait passé toute sa vie au Liban. La crise financière l'a empêchée d'entrer à l'université, et elle a dû se résoudre, non sans réticence, à l'idée de commencer à travailler dès sa sortie du lycée. Cependant, malgré cette situation, elle a réussi à transformer sa vie. En effet, elle a obtenu une bourse qui couvrait la totalité de ses frais pour entrer à l'Université Carnegie Mellon à Pittsburgh, en Pennsylvanie.

Il n'était pas facile pour elle de se forger une nouvelle vie aux États-Unis durant cette période, bien que notre famille lui ait apporté tout le soutien possible. Hélas, ce n'était pas suffisant, car elle devait affronter une phase de transition à seulement dix-sept ans. Malgré cela, elle a réussi à s'épanouir là-bas avec bien moins de ressources que celles dont nous disposions avant le déclenchement de toutes ces crises.

Depuis le Moyen-Orient, nous l'avons regardée avec fierté réussir dans un nouveau pays, loin des souffrances de la vie à Beyrouth. Bien qu'elle aime le Liban et souhaitait y rester, elle était suffisamment mûre pour réaliser que notre pays n'était plus en mesure de lui offrir la vie décente qu'elle désirait. Avec le temps, j'ai fini par m'en rendre compte, moi aussi.

Bien que j'aie souvent affirmé à mes amis et à ma famille que je réussirais à rester ici, j'ai fini par comprendre que, dans les conditions actuelles, cela était tout simplement impossible.

Je l'ai toujours su, au fond de moi, mais j'espérais que notre prétendu gouvernement subirait suffisamment de pression pour améliorer la situation. Cependant, après des années d'attente, nous n'avions même pas franchi la première étape.

Et maintenant que nos besoins alimentaires sont indexés au dollar, je ne supporte plus du tout cette situation. Les fausses promesses et les solutions illusoires à des problèmes qui auraient pu être facilement résolus ont gâché mes années d'adolescence et de jeunesse.

Puisque nos dirigeants ne se sentaient pas responsables de trouver une issue aux crises qu'ils ont eux-mêmes engendrées, j'ai dû prendre les choses en main et quitter le Liban. C'est ce que j'ai fait : j'ai acheté un billet et je suis parti rejoindre ma sœur à Pittsburgh.

Dès lors, toutes les années de préoccupations et de doutes sur ma capacité à survivre ici se sont dissipées. J'ai découvert en moi une force renouvelée dont je ne soupçonnais pas l'existence. Si j'avais pu survivre à Beyrouth, je pouvais survivre n'importe où.



Retourne dans ton pays !

Ameen Abo Kaseem

Ameen Abo Kaseem est un photographe et cinéaste documentaire syro-palestinien basé à Beyrouth. Son travail explore les modes de vie toxiques et les stratégies de survie. Il a participé à de nombreuses expositions et a reçu de nombreux prix et bourses prestigieux.

Est-il possible de considérer que « retourner dans son pays » puisse, en soi, constituer un exil ? Et que l'on puisse y être appelé « l'étranger » ?

C'est exactement ce que j'ai vécu, moi, Amin Abou Kassem.

Ce n'est pas en 1998, année de ma naissance dans le camp de Yarmouk,¹ que mon histoire avec l'exil a commencé. Elle débute en 1948, lorsque l'occupation israélienne a forcé ma famille à quitter Saffouriya, un petit village près de Nazareth, en Palestine, pour rejoindre la Syrie à pied. Ainsi, je suis devenu l'un des millions de Palestiniens déplacés à travers le monde, privés du droit fondamental de retourner sur leur terre.

À l'âge de quatre ans, j'ai fait l'expérience de mon premier exil. À cette époque, on m'a envoyé chez ma tante, résidant au Royaume-Uni, dans l'espoir de mener une vie meilleure. Pourtant, je n'y suis resté que trois mois avant d'être envoyé aux États-Unis, où vivait une autre de mes tantes.

J'y suis resté jusqu'à l'âge de six ans. Ma famille, restée à Damas, a réalisé que mon départ si jeune avait été une erreur et a décidé de me ramener dans notre patrie d'accueil, qui était devenue comme une maison.

Mais à mon retour, j'ai paradoxalement vécu un nouvel exil. Je suis redevenu étranger et j'ai été surnommé « l'étranger » dans un lieu où je n'aurais pas dû

¹ Le camp de Yarmouk a été créé en 1957 pour accueillir les réfugiés palestiniens, au sud de Damas, la capitale syrienne. Il couvre une superficie de 2,1 kilomètres carrés.

me sentir comme tel, car je partage avec ses habitants la même identité et le même attachement.

Je suis resté dans le camp de Yarmouk jusqu'à l'âge de treize ans, avant de devoir le quitter en raison de la situation précaire, suite au bombardement d'une école et d'une mosquée par un avion de type MiG le 16 décembre 2012.

À ce stade, je me suis installé avec mes parents à Damas, où j'ai une fois de plus été appelé « l'étranger ». En effet, le fossé culturel était profond, marquant une séparation presque totale entre les habitants du camp, qui ressemblait à une petite ville fermée sur elle-même au sein de la grande ville, Damas. C'était comme si je découvrais une nouvelle culture et une communauté avec laquelle je n'avais jamais eu de contact direct.

Mais cette fois-ci, j'étais « réfugié » et non « étranger ».

Avec le temps et grâce à l'accumulation des expériences, je me suis intégré à la scène artistique syrienne. J'y ai toujours été présent, mais je n'ai jamais ressenti d'appartenance. Cela allait des blagues anodines de mes amis qui disaient: « Tu n'es pas d'ici, retourne chez toi », jusqu'aux remarques racistes plus lourdes qui sous-entendaient la même chose.

Malgré cela, j'ai pu laisser mon empreinte d'artiste sur la scène syrienne, en dépit de mon sentiment permanent d'exclusion. En effet, les petits détails du quotidien m'ont rendu inévitablement sensible à la situation des Syriens.

J'ai quitté le domicile familial fin 2018, après une longue dispute avec mes parents au sujet de mes choix de vie. Je ne voyais pas clair devant moi, et une fois de plus, j'ai vécu l'expérience du déplacement, cette fois-ci dans ma « ville natale ».

Après quatre années d'études en ingénierie informatique, j'ai choisi de les abandonner pour intégrer le Conservatoire supérieur d'art dramatique, vers la fin de l'année 2019. Je me suis ensuite engagé dans le monde de la photographie de manière professionnelle.

Au cours des années suivantes, j'ai commencé à diffuser mes œuvres à l'échelle mondiale, ce qui m'a permis d'obtenir de nombreuses opportunités de mentorat, des bourses et des prix de grandes institutions du monde entier. En revanche, cela a attiré l'attention de regards inopportuns sur moi.

Ainsi, anticipant ce qui allait suivre, j'ai pris la décision, en juillet 2023, de partir pour Beyrouth à la recherche d'un environnement plus sûr. Étant Syro-palestinien, il m'y était impossible d'obtenir un permis de séjour. J'ai donc rejoint le Liban, conscient que je resterais exposé au même risque, plus un autre que je n'avais pas encore découvert : celui de l'immigration illégale.

Au cours des dernières années, et à travers les nombreuses migrations que j'ai vécues, j'ai toujours ressenti que ma vie était centrée sur la double identité que je porte.

Aujourd'hui, je me demande quelle vie j'aurais eue si j'étais né ailleurs. Peut-être aurais-je eu une maison familiale, un petit terrain, et la chance de passer mes jours de congé dans mon propre pays ?

Dans chaque nouvelle contrée, je me pose sans cesse la même question : « Qu'est-ce que la patrie ? » Et à chaque fois, la réponse m'échappe, car on nous a refusé ce droit fondamental d'exister là où nous sommes nés.

Nous avons été expulsés de nos terres, appelés « réfugiés », dépouillés de nos nationalités et éparpillés aux quatre coins du monde.

Pourtant, malgré les énormes difficultés, nous continuons à travailler et à innover, car en nous réside une graine unique, appelée « résistance », qui s'enracine, grandit et fleurit sous des formes multiples. Où que nous soyons, nous en sommes les gardiens.

Si j'avais le choix de mon pays d'origine, je choisirais la Palestine un million de fois.

Alors, peut-être que la réponse à la question « Qu'est-ce que la patrie ? » réside dans ce choix.



A l'ombre de la petite fille

Maisara Sassi

Maisara Sassi est libyenne. Titulaire d'un master en politique du Moyen-Orient, elle a travaillé comme chercheuse et consultante en gestion de projets en Espagne, au Royaume-Uni et aux États-Unis.

Je me souviens du jour où ma future propriétaire s'est précipitée pour m'acheter à la librairie Sah, sa papeterie préférée à Tripoli, en Libye. En effet, ayant réalisé dans la soirée qu'elle avait oublié de le faire, elle s'est empressée d'y aller avec son père, juste avant la fermeture des magasins, à la demande de son institutrice.

Elle dit à son père avec enthousiasme : « Papa, je veux celui-ci ! » Elle doit m'acheter conformément aux exigences du programme scolaire national. En Libye, il était habituel que les écoles enseignent aux élèves de deuxième année – comme ma propriétaire qui avait alors sept ans – l'importance de la mission que j'aurais plus tard.

Lorsque ma future propriétaire et son père quittent le magasin avec moi, un doute m'envahit : ont-ils une idée de l'aventure que je vais entreprendre avec cette petite fille ? En effet, les années suivantes sont impossibles à concevoir pour n'importe quel citoyen libyen ordinaire.

Au cours des quatre années suivantes, je suis témoin de la vie d'une petite fille ordinaire : de ses secrets innocents, de son passage au statut de grande sœur et des hauts et des bas de ses amitiés. Ma propriétaire me fait confiance et me confie chaque jour ses pensées en arabe, sa langue maternelle et unique. Je découvre rapidement son talent pour le piano, je fais connaissance avec sa grande famille aimante qui, tout comme elle, marche sur moi, et j'apprends son rêve de participer à l'émission pour enfants Eish Safari sur MBC3.

Lorsque ma propriétaire a onze ans, je prends enfin conscience de l'importance de ma présence à ses côtés. Puis la guerre éclate en Libye, se rapprochant peu à peu de Tripoli, de chez nous. La tension monte, et ma propriétaire me prend avec elle dans de nouvelles maisons. Nous nous réfugions chez des proches, qui se soutiennent mutuellement face aux pertes et aux disparitions d'êtres chers, sous l'ombre d'une inquiétude permanente qui pèse sur nos journées.

Avec le temps, les bruits des pas de sa famille sur moi s'estompent, laissant place à un lourd silence, celui des âmes perdues dans la violence incessante qui dévaste les rues.

Ma propriétaire assiste à la perte de ses proches, de ses voisins et de ses enseignants dans une tragédie déchirante, tout en voyant la société qu'elle croyait unie se diviser.

Après des mois de déplacements incessants, nous revenons enfin chez nous, mais nos deux mondes continuent de s'effondrer. Lorsque le père de ma propriétaire met les informations, nous voyons la fumée s'élever des décombres de ce qui, quelques heures plus tôt, était la maison de ses grands-parents. Une frappe aérienne a réduit leur maison en cendres, emportant sept vies, dont celles de trois bébés, cousins de ma propriétaire, qu'elle avait embrassés la veille avant de s'endormir.

Un frisson m'envahit, et ses larmes brûlantes inondent les fibres de mon tissu. La guerre n'a aucune pitié et la prive d'un seul coup de ses proches et de ses bien-aimés.

Peu après cette tragédie, son père entre dans sa chambre et lui demande calmement de faire ses valises : ils doivent quitter le pays. En état de choc, ne sachant ni quoi emporter ni en quelle quantité, ma propriétaire me prend en premier et me glisse au fond de son sac.

Depuis ce moment, je sens le poids de son monde peser sur moi, alors que nous entamons un voyage vers une destination inconnue, un avenir encore plus incertain.

Chapitre 1

Notre première destination est Djerba, en Tunisie. Ma propriétaire me sort de son sac dans une petite chambre d'hôtel qu'elle partage avec son frère et sa sœur cadets. Jusque-là, Djerba n'était pour elle qu'une destination de vacances en famille, une escapade de week-end sur la plage, mais pas un refuge.

L'étrangeté de notre environnement est évidente, et le fait de devoir rester à l'hôtel le matin trouble encore davantage l'esprit de ma propriétaire. Le contraste est indéniable : ils ont l'habitude de visiter cet endroit lors d'occasions joyeuses, mais cette fois, la visite est motivée par une raison qui n'a rien à voir avec la joie.

Ma propriétaire observe les familles autour d'elle rire et faire la fête, tandis que la sienne porte le fardeau de la perte.

À ce moment-là, elle comprend qu'elle doit construire un pont entre le monde des adultes et celui des enfants, qu'elle doit prendre en charge la tâche de divertir son frère et sa sœur tout en portant la souffrance de ses parents. Elle vient me voir chaque jour, mais se confie de moins en moins. Peut-être parce qu'elle partage désormais sa chambre avec sa fratrie, ou peut-être est-ce le poids de sa charge qui l'empêche de s'exprimer.

J'ai vite compris, à travers l'absence de conversations enfantines, que la jeune fille a dû mûrir prématurément.

Chapitre 2

Le Maroc marque une période de transition. En s'installant à Rabat, ma propriétaire peine à s'intégrer dans la société. Inscrite à l'école en milieu d'année, elle se retrouve perdue dans une mer de visages inconnus, emportée par un tourbillon de cours d'anglais et de français à donner le vertige, affrontant de nombreuses difficultés.

À cette étape de sa vie, les larmes de frustration de ma petite propriétaire me trempent, qu'elles soient dues à ses mauvaises notes, à sa solitude, à son manque d'amis, ou encore aux remarques acerbes de ses camarades.

Je suis témoin de son sentiment de culpabilité d'avoir laissé sa famille et de sa nostalgie pour son pays. Pourtant, chaque fois que nous parlons, je lui rappelle tout ce qu'elle a laissé derrière elle, afin de nourrir en elle la détermination et la résilience.

Chapitre 3

L'Espagne marque un tournant majeur, un reflet de la résilience, des capacités et des convictions profondes de ma propriétaire. Je la vois se transformer en une jeune femme forte, passant d'une étrangère marginalisée à une militante déterminée.

Lors de nos profondes conversations nocturnes, je m'immerge dans ses récits de lutte contre la haine et la discrimination, ainsi que dans les échos déchirants de la tragédie de ses petits cousins en Libye.

Tandis que le tumulte de son pays continue de résonner au loin, sa détermination se renforce chaque jour. Et pendant ces nuits, j'entends peu à peu des prières qui m'étaient étrangères, tissées d'invocations sincères dans les langues qu'elle a apprises au fil de son voyage.

Son engagement en faveur des droits humains se renforce au fil du temps, et grâce à ses expériences, elle excelle dans ses études en relations internationales. Peu à peu, sa voix s'élève dans les cercles académiques et parmi les militants, tandis que mes fils imprègnent l'essence de sa détermination et de ses convictions profondes.

Chapitre 4

Ma propriétaire prend le risque de voyager à Londres, ouvrant ainsi un nouveau chapitre de son parcours. Cette fois, son choix n'est pas dicté par les circonstances, mais bien par une décision réfléchie et résolue.

Je reste son fidèle compagnon, témoin silencieux de ses épreuves et de ses victoires. Au cours de plus d'une décennie de migrations à travers les continents, je suis le réceptacle de ses confidences, de ses prières et de ses conversations silencieuses avec Lui, le Tout-Puissant.

Bien que je sois témoin du parcours de ma propriétaire, nous aspirons tous deux au jour où la Libye entamera une véritable transition vers la justice, au jour où des discussions décisives permettront la réunification de sa communauté déchirée.

La diaspora libyenne, dispersée à travers le monde, a la capacité de combler les fossés et de contribuer de manière significative à la renaissance de la nation. Nous attendons le jour où les voix des marginalisés seront enfin entendues, où la justice et les droits humains seront respectés, et où la promesse d'une Libye unifiée et prospère deviendra une réalité.

Et tout comme ma propriétaire et moi avons partagé un voyage fait d'expériences et de victoires, ainsi, d'autres jeunes Libyens ont accompli le même parcours, avec leur tapis de prière.

.





Étrangère dans mon propre pays

Amna Sallak

Amna Sallak est une Libyenne basée à Kuala Lumpur, en Malaisie. Elle a travaillé avec des organisations internationales, se concentrant sur l'autonomisation des femmes, le soutien aux personnes déplacées, la sensibilisation à la santé mentale et à la justice sociale et économique.

L'identité sociale représente la manière dont une personne se perçoit et se définit en fonction de son appartenance à un ou plusieurs groupes sociaux. — Théorie de l'identité sociale.

Il y a cinq ans, j'ai travaillé pour une organisation humanitaire internationale non gouvernementale à Benghazi, où je visitais quotidiennement les camps de déplacés internes. Un groupe de jeunes filles a alors attiré mon attention ; elles semblaient toujours déprimées. Je leur ai parlé à plusieurs reprises pour tenter de comprendre leurs soucis et de les aider. Il s'est avéré que leurs problèmes étaient liés à la communauté d'accueil : elles avaient du mal à s'y intégrer et se sentaient honteuses d'être des déplacées. J'ai essayé de les soutenir et de les encourager à s'intégrer, mais elles m'ont assuré que les gens ne les accepteraient jamais. À l'époque, je n'arrivais pas à comprendre leurs préoccupations, car je n'avais personnellement eu aucune difficulté à communiquer avec elles. Je me demandais même pourquoi elles ressentaient cela.

Ironiquement, trois ans plus tard, j'ai vécu pour la première fois ce dont ces filles parlaient, et je compris ce qu'elles ressentaient. Je me suis moi-même retrouvée déplacée à l'intérieur du pays en raison du conflit qui a éclaté en 2014 à Benghazi. J'ai réalisé que lorsqu'une personne est déplacée, elle emporte aussi son identité avec elle. Sur le plan social, elle est classée dans différentes catégories et fait souvent l'objet de discrimination, tant de la part de la société en général que de celle de la communauté d'accueil.

Le conflit à Benghazi dépasse la simple opération militaire contre des terroristes ; il représente une lutte sociale alimentée par des tensions tribales et sociales. Ces tensions se manifestent non seulement entre les tribus de l'Est et les familles de l'Ouest, mais également au sein même des tribus, ainsi qu'entre les élites urbaines et les populations rurales défavorisées. Ces discordes ont détruit le tissu social de la ville.

J'ai été déplacée avec ma famille à Misrata, où notre présence n'a pas été bien accueillie. Je ne peux pas blâmer toute une ville, car cette situation est nouvelle pour ses habitants ; eux-mêmes craignaient de perdre leur tissu social et redoutaient le déclenchement de la guerre. Leur peur se manifestait de différentes manières, que j'ai pu éprouver dans plusieurs situations où je me suis sentie comme une étrangère dans mon propre pays.

Les membres de la communauté d'accueil m'inondaient de questions, que ce soit au club de sport, à l'hôpital ou sur mon lieu de travail. Je travaillais dans le domaine humanitaire avec Médecins Sans Frontières et d'autres organisations.

On me posait des questions telles que : « D'où viens-tu ? Es-tu libyenne ? Pourquoi es-tu venue dans notre ville ? As-tu des origines dans cette ville ? As-tu de la famille ici ? » Je ne savais jamais quoi répondre. Devais-je leur raconter ma vie, leur dire que je suis libyenne comme eux, ou simplement ignorer leurs questions ?

En même temps, je me demandais à quelle partie de ce pays, de cette société, j'appartenais. En réalité, mes questions n'avaient pas d'importance, car j'avais été catégorisée comme « fille déplacée ». Les gens m'appelaient « la déplacée » ou « la Charkaouia », la fille de l'Est. Je discutais souvent avec mon père de la nécessité de vivre dans l'ombre de la stigmatisation, dans ce que j'appelais à l'époque le « monde parallèle ». Dans ce monde, les gens doivent à la fois affronter le traumatisme du déplacement et lutter pour retrouver leur identité au sein de la communauté d'accueil, qui leur rappelle constamment leur statut d'étrangers, leur infligeant ainsi une violence émotionnelle simplement parce qu'ils sont déplacés.

Après trois années de souffrance et de confusion quant à mon identité, et après avoir observé le comportement des membres de la communauté d'accueil, j'ai décidé d'aller de l'avant et d'ignorer les étiquettes sociales que l'on m'avait imposées.

« La patrie est toujours ailleurs. La patrie est ici et là, ou entre les deux. Parfois, la patrie n'a pas de lieu. » — Guillermo Gómez-Peña

Voici quelques-unes des meilleures méthodes que j'ai trouvées pour surmonter ma crise d'identité sociale en tant que déplacée :

1. J'ai découvert qu'il est essentiel de faire preuve d'empathie au milieu des conflits et de l'insécurité. Je ressentais souvent de l'humiliation face à l'hostilité récurrente que je rencontrais dans les lieux publics ou sur mon lieu de travail. Je me demandais pourquoi les gens traitaient les étrangers avec tant de dureté. Malgré cela, j'ai décidé de prendre soin de moi car je ne pouvais changer ni la réalité ni leurs opinions. En revanche, j'ai appris à réduire l'impact de leur comportement sur mes émotions. J'ai commencé à les écouter et à garder le silence, acceptant de ne pas toujours avoir raison. Les communautés d'accueil souffrent elles aussi de conflits internes, et leurs membres ressentent douleur et insécurité, tout comme nous. Ils essaient simplement de protéger leur ville, leurs maisons et leurs familles.
2. Le rejet et le jugement des autres m'ont beaucoup appris. J'ai compris que les gens trouvent toujours des prétextes pour juger autrui, même si cela n'est pas toujours personnel. Parfois, cela signifie simplement que l'on ne leur ressemble pas. J'ai appris à m'aimer et à évoluer, à devenir une femme plus forte et plus indépendante. J'ai également décidé de ne plus cacher mon identité ni d'en adopter une autre simplement pour m'intégrer dans la communauté d'accueil.
3. J'ai cessé d'éviter le dialogue avec les membres de la communauté d'accueil et j'ai décidé de le considérer comme une opportunité pour leur faire découvrir ma culture, tout en les sensibilisant sur la

question des déplacés internes. Bien que je n'aie discuté de ce sujet qu'avec quelques personnes, c'est déjà un pas en avant. Même s'ils sont peu nombreux, ils ont désormais une meilleure compréhension de l'identité des déplacés. Ces derniers doivent toujours se rappeler qu'ils conservent leurs droits de citoyenneté et doivent être fiers de leur identité.

« Peu importe d'où vous venez, l'important est où vous allez. »

— Brian Tracy



A faint, stylized background illustration of a hand holding a cup. Inside the cup, there are three people: a man on the left with his arm raised, a woman in the middle wearing a headscarf, and another person on the right. The cup has a floral pattern. The overall tone is light and artistic.

La patrie qui vit en moi

Nay Ghorra

Nay Ghorra est une étudiante libanaise vivant en France. En 2021, à l'âge de 17 ans, elle a quitté le Liban dans l'espoir de se construire un avenir meilleur – une expérience qui l'a profondément transformée.

Si vous m'aviez dit, il y a quatre ans, que je vivrais dans un autre pays, je ne vous aurais pas cru.

Cela fait maintenant trois ans que je vis en France, et pourtant, je me sens toujours aussi perdue. Je ne sais pas où je vais, ni même ce que je fais, et je pense que c'est principalement dû au fait d'avoir quitté le Liban très jeune. Je n'avais pas encore 17 ans lorsque j'ai dû commencer à postuler pour des universités à l'étranger, en raison des crises successives dans mon pays, le Liban, la dernière en date étant l'effondrement de la monnaie et la saisie des fonds par les banques.

J'ai donc pris ma décision : je devais partir pour me spécialiser dans un domaine qui me passionnait. Ayant étudié dans une école au système français et sachant que la France offrait à l'époque des facilités pour les étudiants libanais, elle est devenue ma destination évidente.

J'avais toujours lu des histoires de migrants, mais je ne m'étais jamais imaginée écrire la mienne. Je ne veux surtout pas que vous pensiez que je ne suis pas reconnaissante, car je le suis, profondément. J'ai eu la chance de m'installer dans un pays stable, dans une ville magnifique, où j'ai rencontré des personnes exceptionnelles et tissé des liens que je chérirai toute ma vie. J'ai également pu poursuivre mes études dans un domaine qui m'a toujours passionnée : les langues étrangères appliquées. Mon parcours inclut l'anglais, l'espagnol, ainsi qu'une introduction à la langue des signes et à la traduction. Ma vie ici est épanouissante.

Mais malgré tout cela, il m'arrive parfois de ressentir de la déconnexion ; je me perds dans mes pensées et je me demande ce qui se serait passé si...

Si c'était mon pays qui m'avait accueillie, et non la France ? Si j'y étais restée, entourée de mes parents, de mes frères et sœurs, de mes amis ? Si le port n'avait pas explosé en 2020 ? Si mon grand frère n'avait pas survécu et pris la décision de partir avant moi ? Si au moins un corrompu avait été jugé dans mon pays ?

Je ne saurai jamais.

Vivre entre deux maisons est déroutant pour une jeune femme. Cela me donne l'impression de n'avoir aucun foyer. Je cherche sans cesse ce sentiment de rentrer chez mes parents après une longue journée pluvieuse à l'école, cette odeur de mon plat préféré. Mais ma maison au Liban n'est plus « mon chez-moi ». Elle a continué à vivre sans moi, et moi sans elle. Elle ne me connaît plus, et je ne la connais plus. L'appartement dans lequel je vis maintenant en France n'est pas mieux. Ce n'est qu'un ensemble de murs, de baignoires et de placards. Dans les deux pays, je dors dans un lit qui n'est pas le mien.

J'ai fini par remplacer les lieux par les gens : ce sont eux, désormais, ma nouvelle maison, même si eux aussi finissent par partir.

Il est vrai que ma famille et mes amis me manquent énormément, mais je crois qu'il y a un sentiment encore plus profond qui accompagne le départ de la maison. Quitter chez soi engendre un sentiment de culpabilité que je ne parviens pas à chasser. Je me sens coupable d'avoir abandonné mes parents. M'éloigner d'eux pour me concentrer sur moi-même me semble une idée profondément égoïste. Comment ai-je pu les laisser après tout ce qu'ils ont fait pour moi ? Après tout ce qu'ils ont investi en argent, en efforts et en temps pour m'élever et me rendre heureuse ? Ils vieillissent, et moi je vieillis ici, seule, en exil.

Peut-être que je ressens cela parce que je suis une personne sensible, voire excessivement émotive, réagissant de manière disproportionnée à la réalité,

alors que les choses sont probablement beaucoup plus simples. Mais j'aurais souhaité que mon pays ne m'ait pas abandonnée aussi facilement. Le Liban m'a laissée tomber et a cessé de lutter pour moi depuis longtemps. Il m'a trahie, et il a failli tuer mon frère il y a quatre ans, le 4 août, sans jamais m'offrir d'explications. Pourtant, d'une manière ou d'une autre, je continue à y retourner, car, au fond, je l'aime toujours.

Chaque fois que l'on se sépare, c'est un instant très difficile, car c'est à ce moment-là que je me sens plus proche de lui que jamais. Le Liban a été dur avec moi, mais je l'aime profondément, et je l'aimerai toujours.

Le 4 août 2020 a été un tournant pour moi. L'explosion ne m'a pas touchée directement, mais elle a frappé mon frère et plus de trois cents familles. Dans les jours qui ont suivi, je suis allée à Beyrouth pour aider à ramasser les débris de verre et soigner les blessures.

Notre maison n'est pas loin de Beyrouth, elle se trouve sur une colline qui a été témoin de la catastrophe. Je suis descendue dans les rues dévastées avec des jeunes comme moi pour aider à nettoyer et offrir tout ce que je pouvais aux victimes. Cela m'a peut-être permis de commencer à accepter ce qui s'était passé et de ressentir, d'une manière ou d'une autre, que j'avais apporté une contribution, même minime.

Je n'oublierai jamais les visages et les larmes que j'ai vues, des larmes de désespoir qui coulaient des yeux de ceux qui avaient perdu leurs commerces et leurs maisons. Des larmes de douleur qui accompagnaient l'acceptation de ce qui s'était passé, car ils savaient que le gouvernement ne les aiderait pas à récupérer ce qu'ils avaient perdu. Leur perte était éternelle.

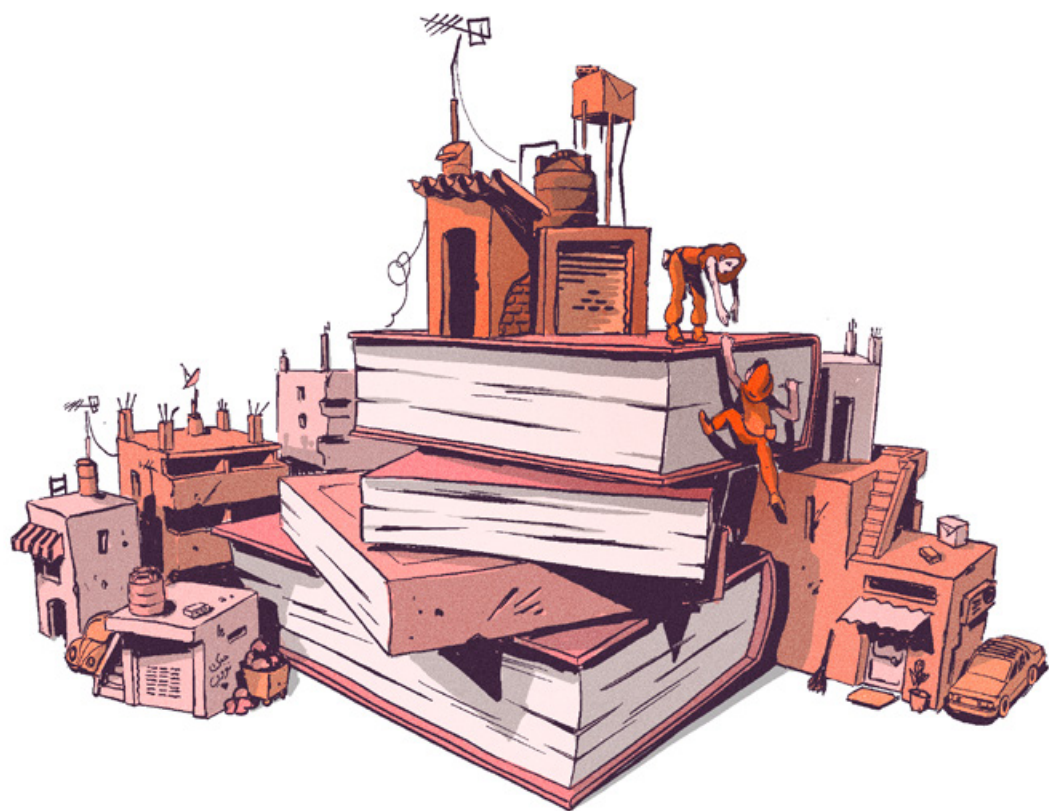
Ce n'est que lorsque je suis arrivée en France que j'ai pris conscience de l'ampleur de l'impact de cette explosion sur moi. Aujourd'hui, je suis terrifiée par le tonnerre, par le vent, par les bruits forts qui me rappellent ce moment dévastateur. Dans ces moments de peur, où l'on cherche désespérément un endroit sûr pour se cacher, je me sens seule et perdue.

Cela fait quatre ans que je me suis installée en France, et j'ai compris que ma patrie, bien que je n'y vive plus, reste toujours une part essentielle de ce que je suis.

J'aime prendre en exemple les Libanais qui vivent dans la même résidence universitaire que moi pour appuyer cette idée : nous sommes environ une trentaine, et dans chaque appartement, on retrouve les habitudes, les règles, les traditions et les petits détails que l'on observe habituellement dans n'importe quelle maison libanaise.

Nous avons de petites tasses à café ornées de motifs de lavande, nous avons du zaatar fait maison préparé par nos mères et grands-mères, ainsi que du kishek de montagne et des épices orientales. Nous empruntons de la nourriture dans les cuisines des uns et des autres, et nous partageons souvent nos repas ensemble. Nous préparons du taboulé, des manakish, du houmous au tahini, après avoir trouvé des magasins vendant nos produits libanais et notre pain ici. Nous enlevons nos chaussures avant d'entrer dans la chambre de quelqu'un, et nous nous réunissons le dimanche pour un « déjeuner familial », échangeant des conversations animées, attendant que l'hôte commence à manger avant de commencer nous-mêmes. Nous écoutons Fairouz, et nous sommes aussitôt transportés au Liban, ou plutôt, c'est le Liban qui nous rejoint au cœur de notre exil.

Mon pays m'a trahie, mais c'est lui qui m'a forgée. Un mélange d'amour et de colère, comme le goût de l'aloès amer mêlé à de l'eau de rose et de la limonade préparée par ma grand-mère. Mais malgré tout, je suis reconnaissante d'être citoyenne de ce Liban que je porte toujours dans mon cœur.





De Damas à une nouvelle vie

Fatima Shehadeh

Fatima Shehadeh est une avocate palestinienne-syrienne spécialisée dans la défense des droits humains et actuellement directrice des programmes Moyen-Orient d'EuroMed Droits. Experte en protection des droits humains, elle a travaillé pendant plus de 12 ans pour des organisations à but non lucratif au Liban.

Au cœur du chaos émergent des histoires non racontées, des voix qui s'élèvent pour être entendues et des voyages qui dessinent les contours de l'incroyable esprit humain. Mon parcours est l'un de ces voyages, tissé de fils de persévérance, d'espoir et d'une volonté inébranlable de réussir face aux défis.

Le 12 décembre 2012 reste une date gravée dans ma mémoire, en tant que femme palestinienne-syrienne ayant échappé aux horreurs de la guerre à Damas.

J'ai découvert un monde où le courage et la compassion se rencontrent, où l'identité forge le destin, et où chaque lutte devient une opportunité de changer, en partageant nos expériences.

Mon histoire a commencé lorsque j'ai fui la Syrie pour le Liban, en raison de la guerre. J'étais alors en dernière année de droit à l'Université de Damas, impatiente d'obtenir mon diplôme et de commencer ma carrière professionnelle.

Entre mars 2011 et le jour de ma fuite de Damas, j'ai été témoin de scènes atroces qui resteront à jamais gravées dans ma mémoire.

Un matin d'été, en 2012, après une nuit troublée par le bruit des avions de chasse, ma famille et moi avons été réveillés par une grande explosion, un fracas inouï qui secoua notre maison. La panique m'a envahie et j'ai couru

frénétiquement dans la maison en serrant mon coussin et ma couverture. Peu à peu, nous avons réalisé que l'explosion s'était produite loin de notre quartier, mais que son intensité avait été ressentie dans toute la ville.

Le jour où ma famille et moi avons fui Damas a été particulièrement éprouvant. Je me souviens pratiquement de chaque détail. L'eau et l'électricité venaient tout juste d'être rétablies après dix jours de coupure. Vers six heures du matin, alors que certains s'affairaient à nettoyer la maison et d'autres se douchaient, une immense explosion a retenti dans la rue adjacente, réduisant huit immeubles en poussière sur-le-champ. Je suis restée figée, perdant temporairement la vue et l'ouïe. De la fumée enveloppait les lieux. Tout le monde était couvert de poussière et de sang. Des obus de mortier tombaient par salves toutes les trois à cinq minutes.

Nous n'avions d'autre choix que de fuir au Liban, le pays de ma mère. Je garderai à jamais en mémoire l'image de ma mère qui pleurait en cherchant ses trois enfants, ainsi que d'autres souvenirs tragiques.

Début 2013, mes deux premières années en tant que réfugiée au Liban ont été marquées par de nombreux obstacles. La condition de réfugié est difficile, surtout pour une femme. Dans les rues, les magasins et même sur mon lieu de travail, j'ai été confrontée à la discrimination, au mépris et à l'indifférence en raison de mon identité. Mes accomplissements sont souvent restés invisibles.

Au Liban, les Palestiniens n'ont pas le droit de travailler ni de posséder des biens immobiliers, ce qui a considérablement réduit mes opportunités par rapport à d'autres ayant un statut de résidence différent. En tant que Palestinienne d'origine syrienne, la situation m'est d'autant plus difficile, car le gouvernement libanais n'a toujours pas clarifié sa position à l'égard des personnes comme nous. À chaque opportunité, je devais fournir trois fois plus d'efforts qu'une personne ordinaire pour prouver mes compétences.

Malgré les dangers liés à l'escalade du conflit en Syrie, j'ai dû retourner à Damas deux fois pour atteindre mon objectif : passer mes examens universitaires et obtenir mon diplôme la même année.

Mon identité et mes expériences ont façonné la personne que je suis aujourd'hui, et je suis fière de mes accomplissements. Mon parcours professionnel, bien que semé d'embûches, a eu un impact significatif sur la vie des personnes avec qui j'ai travaillé.

En 2013, j'ai entamé ma carrière dans l'humanitaire avec détermination, animée par le désir d'aider mon peuple après avoir été témoin d'incidents douloureux et insupportables. J'ai commencé comme enseignante d'anglais pour des enfants syriens dans le camp de Burj Al-Barajneh à Beyrouth. Par la suite, j'ai intégré le domaine de la protection en tant qu'animatrice de services psychosociaux. Dans ce cadre, j'ai travaillé avec des enfants réfugiés souffrant de traumatismes causés par la brutalité de la guerre en Syrie.

Prenons l'exemple de Malak, une fillette de douze ans qui avait fui Deraa avec sa famille. Ayant été témoin du meurtre de son père, elle dessinait souvent des images de sang pendant nos séances. Il y a aussi Mohammed, un garçon de dix ans, qui avait vécu dans des conditions difficiles à Alep et avait assisté à la mort de plusieurs de ses proches durant le conflit.

J'ai œuvré à la réintégration de ces enfants dans la société. Heureusement, mes efforts ont été récompensés lorsque ces enfants ont commencé une nouvelle vie, loin du terrorisme et de la violence, et ont pu profiter pleinement de leur enfance. Certains ont pu immigrer avec leurs familles au Canada ou dans des pays européens.

Cette expérience m'a ouvert les yeux et m'a aidée à découvrir mes véritables passions, notamment la gestion de projets. J'ai eu l'opportunité de travailler avec diverses organisations non gouvernementales.

Ce qui m'a le plus intéressée dans mon métier, c'est de travailler avec des individus de cultures et de milieux variés. J'ai eu l'occasion de collaborer avec des réfugiés palestiniens et syriens, ainsi qu'avec des groupes libanais défavorisés, notamment les membres de la communauté LGBTQ+, les cisgenres, les personnes non binaires et les personnes intersexes. J'ai également interagi avec des travailleuses domestiques immigrées et bien d'autres.

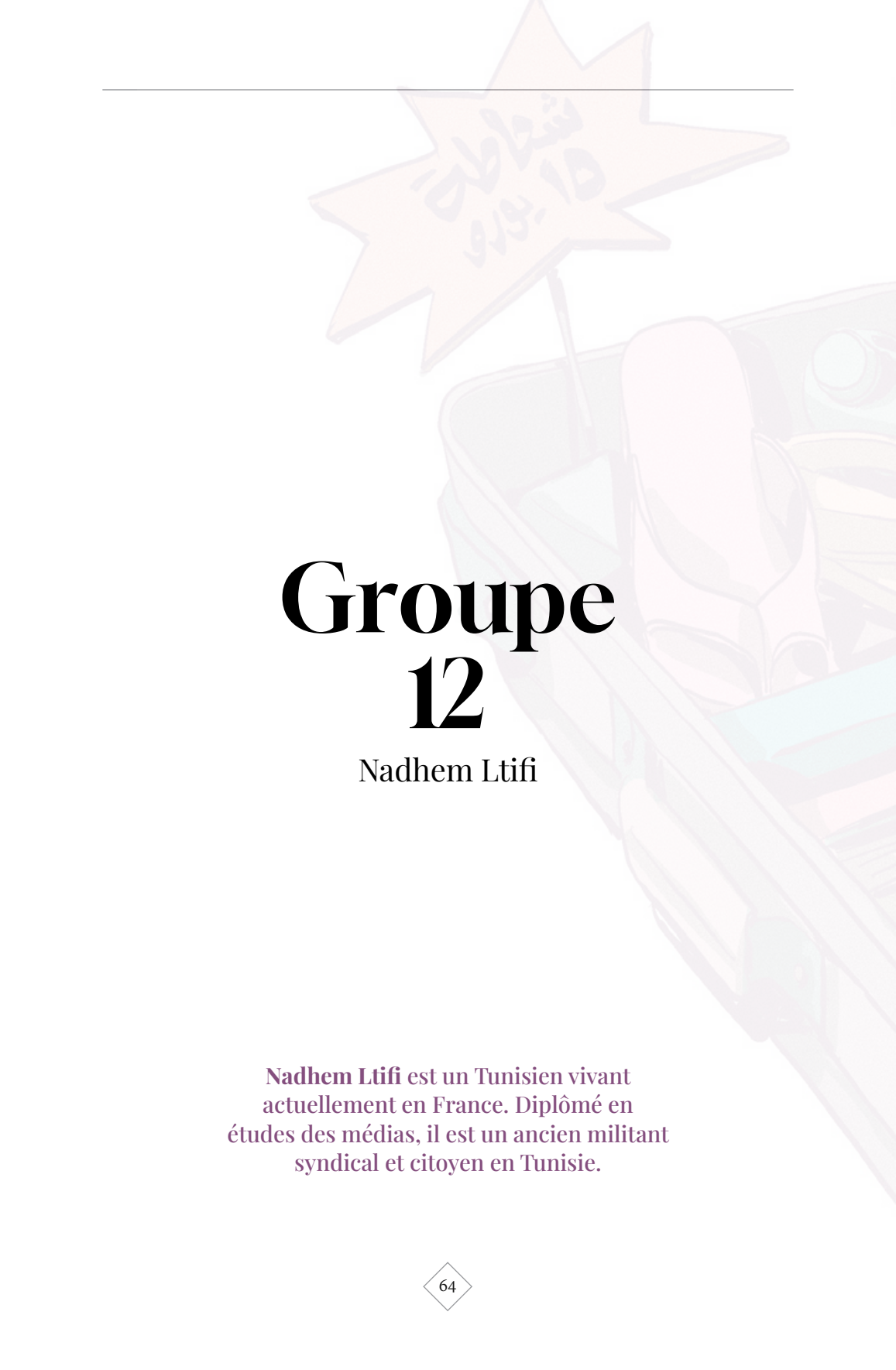
L'un de mes objectifs a été de partager mes expériences et mes connaissances. En outre, j'ai réussi à avoir un impact significatif sur la vie de certains de mes collègues à plusieurs reprises. Par exemple, j'ai guidé un collègue libanais diplômé en sciences sociales, mais n'ayant pas d'expérience dans le secteur public. Ancien serveur dans un café, je l'ai formé aux principes de l'aide juridique, à ses directives et à la rédaction de rapports pour les bailleurs de fonds. Je lui ai aussi enseigné la formulation des propositions de subvention, leur méthodologie, ainsi que les systèmes de suivi et d'évaluation des projets. Après un an et demi, il a pu tirer parti de ses connaissances pour mettre en place un solide système de suivi des services d'assistance juridique, destiné aux populations vulnérables au Liban. Aujourd'hui, il travaille dans l'une des plus grandes organisations internationales au Liban et m'a confié que son avenir avait changé grâce à mes compétences en matière d'encadrement.

Actuellement, je poursuis mes études de master à l'Université Saint-Joseph à Beyrouth, dans le domaine de la démocratie arabe et des droits humains au Moyen-Orient et en Afrique du Nord. Mon objectif est de soutenir les jeunes talents défavorisés et les voix étouffées dans notre région.

Aujourd'hui, je pense que ma résilience, mon espoir et ma détermination à changer le cours de ma vie m'ont aidée à faire face à ma situation de réfugiée.

Mon parcours, avec ses hauts et ses bas, ressemble à celui de milliers de réfugiés dans le monde, illustrant l'essence de sa condition humaine, loin des simples chiffres. Il montre les possibilités infinies qui se révèlent à nous lorsque nous affrontons la souffrance avec courage et empathie. J'espère que mon parcours encouragera d'autres personnes à entreprendre leur propre voyage. Je souhaite leur faire comprendre que chaque difficulté est une opportunité de grandir et que chaque lutte peut mener à un épanouissement personnel et collectif.





Groupe 12

Nadhem Ltifi

Nadhem Ltifi est un Tunisien vivant actuellement en France. Diplômé en études des médias, il est un ancien militant syndical et citoyen en Tunisie.

Nous y voilà. Nous sommes arrivés au centre d'accueil des migrants de l'île de Lampedusa,¹ en Italie. D'innombrables rêves reposent sur ces voyages irréguliers. J'ai remarqué qu'une grande partie des personnes présentes ici portait le même uniforme, et que tout le monde parlait arabe, y compris ceux qui étaient en tenue civile, ce qui laissait entendre qu'ils travaillaient dans ce centre.

Nous étions assis, dispersés à l'entrée du centre, le sable de la mer encore collé à nos corps fatigués, saisis par le flot impressionnant de migrants qui arrivaient sur l'île.

Un jeune homme d'une trentaine d'années s'est approché et nous a demandé de nous regrouper près de lui. « Tout le monde est là ? » a-t-il dit. Nous avons acquiescé en silence, attendant ce qu'il allait nous annoncer. Il s'est hâté de noter nos noms et nationalités. Lorsqu'il eut terminé, il nous a dit : « Vous appartenez au groupe numéro 12. Retenez bien ce numéro, c'est votre seule identité ici. »

Peu après, on nous a demandé de nous aligner pour un test COVID-19. Nous avons ri de nos réactions et des bruits que nous faisions lorsque l'infirmière insérait le coton-tige dans nos nez. Nous avons tellement besoin de rire, peu importe la raison.

1 L'île la plus au sud de l'Italie, située entre la Tunisie et Malte. Point d'affluence des bateaux de migrants en provenance des côtes africaines et à destination des territoires européens.

Dieu merci, le résultat du test était négatif. C'était un soulagement, car ceux qui étaient testés positifs devaient rester dans ce centre déplorable pendant plus de deux semaines.

J'aurais aimé communiquer avec les membres du groupe, mais je n'en ai pas eu le temps, malgré ma curiosité. Je m'en suis un peu éloigné, avec mon ami Hadi, pour rejoindre un groupe d'enfants en évitant que les autres découvrent nos intentions.

Nous avons retiré nos téléphones de leurs emballages plastiques, où nous les avons mis avant le départ pour les protéger de l'humidité. J'ai ressenti un soulagement en retrouvant mon smartphone, élément clé de cette aventure.

Quant à mon autre téléphone, celui que tout le monde connaissait, il avait parfaitement rempli sa mission en annonçant mon arrivée saine et sauve sur le sol italien.

Dans un élan d'impatience, j'ai déchiré le plastique qui enveloppait le téléphone avec mes dents, puis j'ai sorti la carte de recharge de mon portefeuille pour y ajouter du crédit. Je me suis éloigné un peu dans l'espoir de me connecter à Internet, mais en vain. J'ai alors demandé de l'aide à une personne expérimentée, présente sur les lieux depuis plus d'une semaine, mais sans succès. Pourtant, j'étais déterminé à voir mes parents. Je voulais leur dire que j'allais bien, leur montrer mon sourire.

L'accès à Internet étant impossible, j'ai décidé de les appeler, croyant qu'une minute suffirait. J'ai essuyé mes larmes avant de composer leur numéro, comme s'ils pouvaient me voir à travers l'appel téléphonique, puis...

— Salut maman.

— Tu l'as fait, mon fils!

À cet instant, sa voix pleine de sanglots m'a déchiré le cœur... Je ne savais pas quoi dire...

« Ne t'inquiète pas, maman, ne t'inquiète pas. » J'ai répété cette phrase jusqu'à ce que je sois à court de crédit. Puis je me suis éloigné vers un endroit presque désert pour pleurer.

À mon retour près des jeunes, ils nous ont informés qu'ils allaient nous filmer. C'était exactement ce que le passeur, « Washwasha », nous avait dit lorsque nous avions conclu notre accord.

« Mettez-vous en rang ! » On nous a placés en file selon l'ordre d'inscription à notre arrivée. Le photographe m'a demandé de retirer ma casquette ainsi que mes lunettes. On m'a pris en photo sous quatre angles différents, comme un criminel !

Après les photos, nous avons attendu un moment avant que l'on nous distribue des vêtements, puis nous nous sommes retrouvés tous vêtus presque du même uniforme. Nous avons pris nos sacs et nous nous sommes dirigés vers les douches. La foule était immense et chacun attendait son tour. Après une trentaine de minutes, nous avons enfin pu nous débarrasser du sel qui collait à nos corps.

La suite s'annonçait bien plus difficile, voire impossible. Il fallait dénicher un matelas et un coin pour dormir au milieu de la foule. Finalement, nous avons trouvé une solution, sans entrer dans les détails. L'essentiel était que chacun de nous ait un matelas, ce que nous avons réussi à obtenir. Nous avons ensuite réservé un espace au milieu du passage menant aux douches et nous sommes divisés en deux groupes : l'un a posé ses matelas à droite, l'autre à gauche. À peine avons-nous terminé que mon ami Ali s'est levé et a commencé à poser des questions, d'une voix distincte :

« Qui n'a pas besoin de ces affaires ? » a-t-il lancé en désignant les vêtements et autres objets récemment distribués. Tout le monde a répondu : « Fais-en ce que tu veux. »

Il s'est aussitôt mis à organiser un petit marché, provoquant des éclats de rire sur des visages jusque-là fermés. Il criait d'un ton qui rappelait celui d'un marchand dans les rues du village : « Un euro la chemise ! Un euro les baskets ! »

Ce marchand professionnel nous a fait rire aux éclats. Après avoir sorti des paquets de cigarettes qu'il avait cachés dans son sac pour traverser la frontière, il a commencé à circuler parmi la foule. Tout le monde riait tandis qu'Ali récoltait de l'argent en criant : « Dix euros la boîte de Karelia² ! Cinq euros la boîte d'Oris ! »

Il était vraiment drôle, même pendant le dîner, lorsqu'il a regardé le riz, qui ressemblait plutôt à de la pâte, en disant : « C'est ça, mon dîner ? » en éclatant de rire. Nous avons beaucoup rigolé avant de retourner à nos places pour essayer de dormir. Je me souviens avoir dormi un peu.

Les voitures de police italiennes étaient partout. Nous avons remarqué la présence d'un groupe de jeunes dans un bâtiment clôturé. Il s'est avéré qu'ils y étaient confinés car porteurs du COVID-19.

Nous avons passé un moment à explorer les lieux, jusqu'à ce que le nombre de voitures de police augmente. La conversation a alors porté sur notre départ, direction Rome ou Milan.

Peu après, les numéros des groupes ont été annoncés par haut-parleur. Chacun attendait avec impatience d'entendre le sien, dégoûté par la saleté de l'endroit. Le groupe numéro un a été appelé en premier, puis les autres successivement. L'attente a été longue avant que notre groupe, puis le groupe 14, ne soient appelés, car leur nombre ne cessait d'augmenter.

Il ne nous restait plus qu'à prendre nos empreintes avant de quitter les lieux. Une fois la procédure terminée, nous sommes montés à bord d'un véhicule qui, entre rires et chansons, nous a conduits jusqu'à un énorme bateau qui nous a émerveillés.

2 Marque de tabac locale.

Une jeune fille s'est approchée de nous et s'est adressée à Salim, mon compagnon de voyage. Elle s'est présentée comme une réfugiée palestinienne arrivée ici précédemment, elle accueillait les nouveaux arrivants avec un large sourire. Elle nous a ensuite répartis dans les cabines du bateau, et nous y sommes entrés en file, sans connaître notre future destination.

À suivre...





« Tu as un accent, tu viens d'où ? »

Aya Chriki

Aya Chriki est une artiste visuelle tunisienne basée en France. Titulaire d'un master en approches créatives de l'espace public, elle s'intéresse aux arts visuels comme outil de mise en lumière des femmes migrantes et réfugiées du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord.

Cette question m'est familière, elle me revient souvent. Parfois, ma mère me dit : « Pourquoi te sens-tu si mal à l'aise quand on te la pose ? C'est normal que les gens s'intéressent à ton accent, puisque tu n'es pas française. » Pourtant, pour moi, cette question n'est pas anodine. Elle résonne comme un rappel constant que je ne suis pas chez moi, que je ne suis pas vraiment à ma place.

Qui souhaiterait vivre avec cette question constamment à l'esprit ? Qui souhaiterait se sentir étranger à la langue qu'il parle tous les jours ?

Avant de poursuivre, permettez-moi de me présenter. Je m'appelle Aya, je suis une jeune artiste visuelle tunisienne, étudiante en master en France. J'ai 27 ans et un accent.

En 2018, fraîchement diplômée, j'ai eu l'opportunité de vivre une expérience à l'étranger en décrochant un stage de six mois en France. Le climat du nord de la France, les blagues déplacées du type : « Tu es tunisienne, j'espère que tu n'es pas terroriste », et la nostalgie m'ont finalement poussée à plier bagage et à rentrer en Tunisie dès la fin de mon stage. Dans l'avion du retour, mon esprit m'a soufflé : « Aya, tu as vécu une expérience à l'étranger et maintenant tu es de retour en Tunisie. Si jamais tu décides de quitter la Tunisie à nouveau, ce sera probablement de manière définitive. » En janvier 2019, je suis rentrée en Tunisie, convaincue que c'était là que je voulais vivre. Et aujourd'hui, quatre ans plus tard, j'écris ce texte depuis mon petit studio de 9 m² au Crous de Rennes, en France.

De nombreux éléments rendent mon expérience de migration difficile. J'ai fait le choix de partir volontairement : je ne suis ni une réfugiée ayant fui la guerre, ni une militante politique menacée d'emprisonnement. Je suis une personne ordinaire, portée par des rêves qui m'ont poussée à quitter ma terre natale, un lieu qui, malheureusement, s'est révélé peu favorable à mes aspirations. Moi qui n'ai jamais supporté de rester les pieds sur terre, j'ai décidé de m'envoler loin.

Ce qui rend l'expérience de la migration difficile pour moi, en tant que migrante volontaire, c'est que je doute parfois de la légitimité de mes sentiments lorsque j'évoque les défis de la migration, les obstacles de la vie ici, et les moments sombres que je traverse. Je me sens illégitime quand j'exprime ma fatigue ou mes moments de découragement. En réponse, j'entends souvent : « C'est toi qui as fait ce choix ! Si tu es fatiguée ici, pourquoi ne retournes-tu pas en Tunisie ? Arrête de te plaindre, ta situation est bien meilleure que celle de beaucoup d'autres ! »

Les démarches administratives sont longues. Les procédures de renouvellement de titre de séjour sont inhumaines. Le stress est parfois insupportable. Mais le plus difficile, c'est l'instabilité que je ressens. Je ne me sens ni d'ici, ni de là-bas. Une fois, j'ai lu un article écrit par un Tunisien résidant en France, qui disait : « Nous, les personnes qui avons quitté nos pays, sommes devenus comme le Ramadan pour nos familles. Nous sommes devenus un rituel annuel. » Après avoir lu ces mots, cette nuit-là, je n'ai pas pu dormir. Et pour la première fois en deux ans de migration, j'ai pleuré. En écrivant ces mots maintenant, il m'est difficile de ne pas pleurer, et je peine à comprendre pourquoi, même quatre ans après mon exil, l'idée de devenir un rituel familial me fait peur. Pourtant, je le suis déjà...

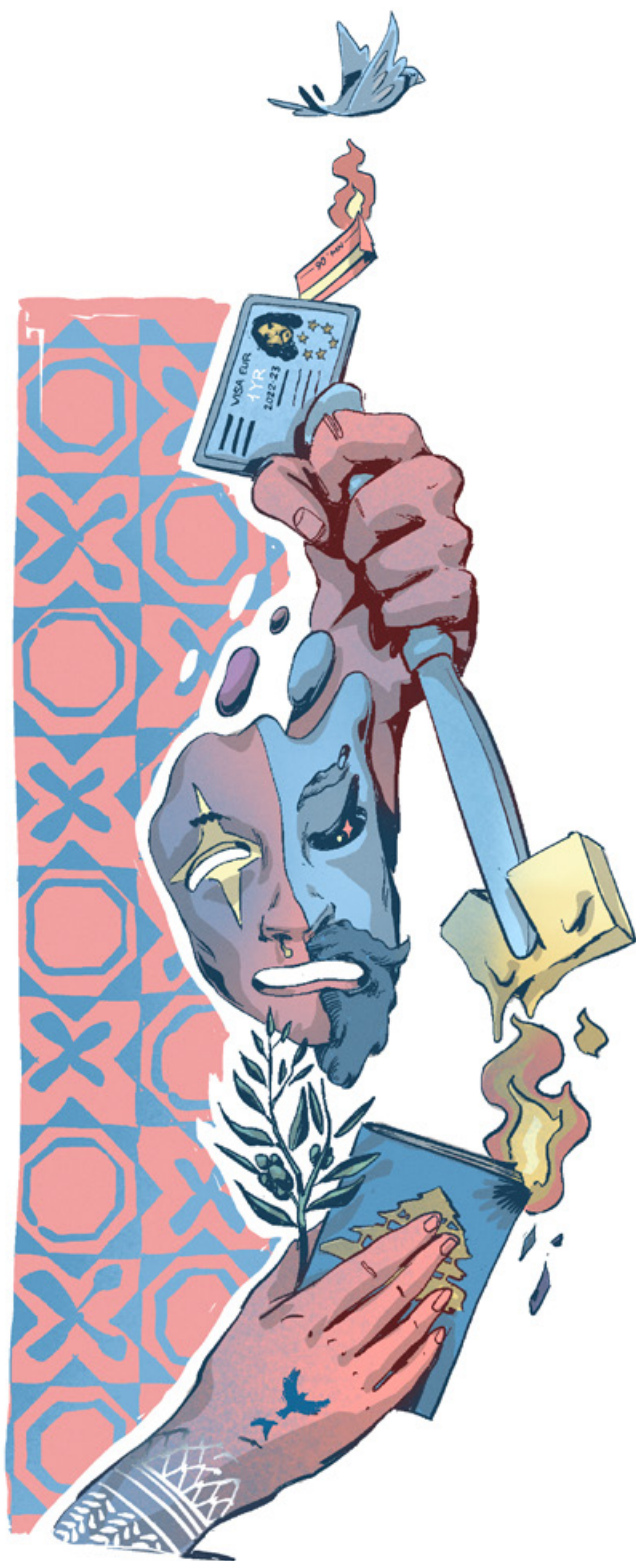
En discutant avec des amis répartis aux quatre coins du monde, qui, tout comme moi, avaient un jour jugé impossible de vivre ailleurs et qui le font aujourd'hui, nous nous posons toujours cette question fondamentale : « Qu'est-ce qui est le plus important dans la vie : vivre auprès de ceux que l'on aime, réaliser ses rêves, ou être heureux ? » Comment pouvons-nous être heureux si nous devons choisir entre la stabilité et le soutien émotionnel

d'une part, et la réalisation de nos rêves et l'atteinte de nos objectifs d'autre part ? Pourquoi devons-nous faire un choix, déjà ?

Ce dilemme se résume à deux choix : rester chez soi, avec des déplacements limités, des démarches compliquées pour obtenir un visa de courte durée, des emplois épuisants de 15 heures par jour pour des salaires dérisoires et des transports peu pratiques, ou bien voir sa famille une ou deux fois par an en échange d'un certain confort de vie.

Un jour, j'ai lu un post sur LinkedIn qui décrivait les migrants comme des survivants, non pas parce qu'ils ont fui leur pays, mais pour les efforts qu'ils fournissent chaque jour pour améliorer leur vie. Dans ce post, l'auteur saluait leur courage et leur résilience face à la solitude... J'ai souvent soutenu mes amis ici en leur disant : « Allez, on est des survivants. » À chaque moment difficile de ma vie ici, je me répète : « Aya, tu as surmonté des épreuves bien plus grandes, tu es une survivante. » Mais aujourd'hui, je ne veux plus être une survivante. Je ne veux plus être courageuse. Je veux simplement vivre.

Ce qui est ironique, c'est que j'écris ce texte alors que, nous, les étrangers en France, risquons de perdre nos titres de séjour et devoir payer des amendes... simplement pour avoir soutenu publiquement la cause palestinienne. Cela se passe dans un pays qui se prétend défenseur des valeurs républicaines et des droits de l'homme... blanc. Cette situation, ce contexte d'écriture, me fait espérer qu'un jour, nos pays nous permettront de rêver, qu'ils ne nous obligeront pas à les quitter pour atteindre nos objectifs. J'espère que notre relation avec nos pays ne restera plus toxique. J'espère qu'un jour le choix d'immigrer deviendra vraiment un choix, une option secondaire pour sortir de notre zone de confort et non pour la trouver.





Je n'ai jamais voulu partir

Mohsen Al-Zaher

Mohsen Al-Zaher est un écrivain, acteur et metteur en scène basé à Bruxelles, en Belgique. Il poursuit actuellement un master en mise en scène théâtrale et prépare la publication de son premier livre, *Twilight at the Horizon*, qui explore les adieux précédant les départs et la migration.

Au cœur de la région du Sud-Liban, il existe une réalité difficile à résumer en raison de sa complexité. Il s'agit d'une zone palestinienne qui, il y a un siècle, a été intégrée par l'occupant français au sein de l'État du Grand Liban. Cette région a été délibérément marginalisée par les autorités sectaires libanaises pro-colonialistes, dans le but d'accueillir les déplacés palestiniens, depuis la Nakba jusqu'à la Naksa.¹ Ce choix visait à nourrir la révolte des opprimés face à la barbarie sioniste. Ainsi, une crise d'identité et de motivation s'est installée, entre marginalisation interne et « les raisins de la colère » sioniste, dans un désert de pauvreté où le sang versé est devenu une réalité banalisée.

Dans les étapes ultérieures de notre histoire, certains courants idéologiques ont monopolisé la question de l'hostilité sioniste, diffusant le rêve de la libération de Jérusalem à travers les prismes du martyr et du jihad. Aussi noble que puisse paraître ce dessein, il repose sur la désertification culturelle et structurelle au sein même de ses fondements.

Combien de philosophes et d'intellectuels ont été assassinés dans la région dans les années 1980, au cours du siècle dernier ?

Être l'un d'entre eux ou ne pas être...

Grâce à la combinaison intégrale entre les croyances, et en l'absence d'oasis culturelle, une division implicite s'installe entre les membres de notre communauté : entre un nomade silencieux, non-enregistré et contraint à

1 Naksa : la « rechute » de 1967, lorsque la guerre des Six Jours a conduit à la perte de territoires palestiniens (Cisjordanie, Gaza et Jérusalem-Est) et à un autre exode. (Notes du traducteur)

l'exil, et un résident régi par un pouvoir en place, profitant d'une manière ou d'une autre des gangsters du pouvoir local.

À travers un ensemble intégré, mêlant une croyance qui nourrit le lien occulte, une idéologie qui structure les motivations d'appartenance, et des carnets de chèques qui règlent les dépenses de l'État, sans même l'ombre d'une oasis culturelle, on constate une division implicite au sein de notre société, entre partisans et non-partisans.

Aux premiers, il est imposé de vivre comme des nomades, tandis que les seconds, tels des citadins, restent ancrés dans le système du désert culturel.

Il n'y avait pas un seul théâtre dans la région avant d'arriver à Saïda, la « capitale du Sud ».

Tu ne l'as jamais été et tu ne le seras jamais

Tu te trouves cerné par des souffleuses de nœuds,² qui jaunissent sous les malheurs et verdissent sous les récompenses, simplement parce que tu es né là. Le sudiste déplacé à la banlieue sud de Beyrouth, dite Dahiye, ressemble au fils de cette région : un chiite de naissance, stéréotypé comme un voyou armé, adepte du discours victimaire, se référant au martyr de son imam Hussein ibn Ali à Karbala, rigoriste religieux malgré les contradictions des fatwas, accusé de servir les intérêts iraniens, dénué des bases de la conversation raffinée et traité de « vulgaire » par les adeptes de la fourchette et du couteau. Cependant, il convient de souligner que tous les chiites ne sont pas ainsi. Et s'ils le sont, cela relève d'une condition sociale « wazwaza » issue de la pauvreté, et non d'une culture spécifique dans la société.³

Un combat quotidien

J'ai quitté mon village pour la banlieue sud de Beyrouth où, comme beaucoup, je suis à la merci des monopolisateurs de la secte.

2 L'expression "*celles qui soufflent sur les nœuds*" est un passage coranique (Sourate 113, Al-Falaq, verset 4), où les "souffleuses de nœuds" désignent des femmes pratiquant la sorcellerie, soufflant sur des nœuds dans un rituel destiné à jeter des sorts. Dans ce contexte, cette image symbolise l'influence néfaste et manipulatrice des forces extérieures sur les individus.

3 Wazwaza est un terme du dialecte libanais qui signifie vulgarité.

Au carrefour de la politique, du régionalisme, du sectarisme et du tribalisme, les stéréotypes et les étiquettes s'abattaient sur moi comme les flagellations de l'Achoura, me poursuivant même jusqu'à mon lieu de travail.

Après avoir quitté mon domicile pour la banlieue sud de Beyrouth afin de poursuivre mes études, je me suis engagé dans un activisme politique universitaire, marqué par des luttes acharnées. Cependant, face aux coupures d'eau, de gaz et d'électricité, et face à l'avidité des propriétaires des générateurs électriques, j'ai dû à nouveau déménager.

La situation n'est guère meilleure dans les zones périphériques. Au contraire, la banlieue sud de Beyrouth reste la moins chère. Cependant, la stigmatisation des rues où nous sommes confinés trouve son origine dans les mafias d'abonnements et leurs réseaux bénéficiaires, ce qui les rend plus brutaux et enclins à recourir à la violence armée.

Le taux de révolte contre la réalité frôle zéro, et une seule personne, ignorante et armée, agenouille vingt intellectuels et cent professeurs universitaires.

J'ai emménagé à Furn El Chebbak

J'ai emménagé à Furn El-Chebbak, un quartier à majorité chrétienne, et cela suffit !

Être dans un quartier chrétien, c'est pour nous, les enfants du Sud, les « démunis », les marginalisés et stéréotypés, l'espoir d'être entourés de gens moins brutaux, cultivés dans une culture occidentale, polis et vivant dans des rues propres.

En effet, le dorlotement des chrétiens d'Orient par les Français depuis le XVIII^e siècle, à travers les églises, les écoles et les diverses aides, a fini par rendre leur Jésus plus civilisé que notre Hussein au fil du temps. La probabilité que mon grand-père soit un ange à Furn El-Chebbak serait aussi grande que celle qu'il soit vendeur de lait de vache dans un village du Sud.

Avec ce deuxième déplacement, le coût de la vie a augmenté pour moi. Bien que mes besoins essentiels soient satisfaits, il manque une régularité et une stabilité. C'est une situation semblable à celle des banlieues, mais en pire, car ici le racisme se manifeste à la fois de manière subtile et explicite. Celui qui arrive du « Chiistan » se voit contraint de se dépouiller de son identité et de se justifier en permanence pour espérer être accepté.

Je n'ai jamais accepté d'urbaniser mon accent du Sud, ni de le diluer ou de le mélanger aux champs lexicaux occidentaux. Je n'ai jamais non plus dénigré ma région avec un sarcasme dédaigneux devant les autres. Je me rends compte que je suis une exception parmi les Sudistes « civilisés ». Certains d'entre nous sont tellement accros à ce rêve qu'ils renient leur identité d'origine pour se plonger dans l'illusion du Liban occidental, la « Suisse de l'Est ».

Je me suis retrouvé coincé entre le marteau et l'enclume

Ce déplacé est tel un artiste en quête d'une scène qui l'accueille, et comme le minbar dans les hussainiyyas ne tolère ni ne crée l'art « interdit », il a fallu se tourner vers les « espaces des associations sûres », en l'absence d'une sécurité étatique.

Mais la domination de l'effondrement et de l'explosion, la libéralisation du féminisme, ainsi que la présence dominante du réfugié syrien, témoin de la dévastation, des guerres et de l'errance, tout comme la liberté sexuelle, se déroulent dans une société où la séparation entre la religion et l'État n'a toujours pas eu lieu. Ces thèmes, choisis comme de grands slogans par les puissances occidentales, écrasent les droits des peuples du Sud opprimés, occupés à nettoyer un honneur stéréotypé par des discours vides.

Il serait facilement repéré dans un festival d'art à Moscou, debout pendant des heures à enquêter sur une simple similitude de noms. Il est tout aussi probable qu'il se voie refuser un visa pour les pays du Golfe, malgré une invitation à un festival de théâtre, tandis que sa collègue française chrétienne obtient le sien du premier coup.

Je suis resté là, privé de toute opportunité, à regarder des absurdités artistiques, simplement parce que je ne corresponds pas aux agendas occidentaux des institutions...

À force de subir tant d'injustices, je me suis retrouvé à incarner le discours de la victimisation qu'on m'avait imposé... et j'ai fini par émigrer.

Je n'ai jamais voulu partir, j'y ai été contraint, je ne suis pas un héros. L'effondrement, l'érosion sanglante et les contradictions étouffantes que nous vivons sont accablants, quels que soient les obstacles à toute normalisation. Entre les fluctuations des taux de change, le pillage des richesses du peuple, le système bancaire corrompu et l'état de guerre permanent dans le sud-Liban, tout concourt à l'asphyxie.

Les tracasseries administratives m'ont tourmenté jusqu'à mon arrivée en Europe. J'ai dépensé une grande partie de mon argent et j'ai été contraint d'adopter une politique économique extrêmement austère. J'ai créé une pièce de théâtre sur mon expérience avec les démarches administratives humiliantes des ambassades, mais au lieu de la présenter dans un théâtre, je l'ai jouée dans un café de Beyrouth, car les prix des places de théâtre étaient plus exorbitants que l'explosion des coûts.

Sur le continent de la prospérité

Tout est d'une courte durée : un visa d'un an, un contrat de travail d'un jour, un billet de train pour une heure... Je dois souvent surveiller mon comportement et bien choisir mes mots. C'est ce que j'ai appris lorsqu'une collègue s'est sentie menacée par un couteau à beurre, que je tenais en plaisantant sur la table. De plus, je suis souvent confronté à la bravade de certains Libanais qui renient leurs origines, surtout ceux venant de la banlieue sud de Beyrouth. En effet, j'ai été insulté par l'un d'eux, qui m'a demandé comment je pouvais pointer une « arme » sur lui, cherchant à m'enseigner la civilisation, me rappelant que les gens ici ne sont pas des monstres, et que nous devons admettre que nous les effrayons.

Je peine encore à comprendre comment cela ne peut pas être qualifié de racisme ! Je m'efforce de respecter ceux qui ont renoncé à leur identité d'origine pour adopter l'habit européen, honteux de leurs racines, maudissant notre pays devant nous et le qualifiant de rétrograde, tout comme ce sudiste civilisé en exil !

Je n'arrive pas à comprendre cette double norme selon laquelle notre pays est qualifié de pays du tiers-monde, au lieu d'être reconnu comme un pays colonisé jusqu'au siècle dernier. Pourquoi la prospérité d'une partie du monde ne va-t-elle pas de pair avec la misère ailleurs ? Pourquoi les peuples riches en ressources ne sont-ils pas soumis au droit de veto et ne peuvent-ils pas décider de leur propre destin ?

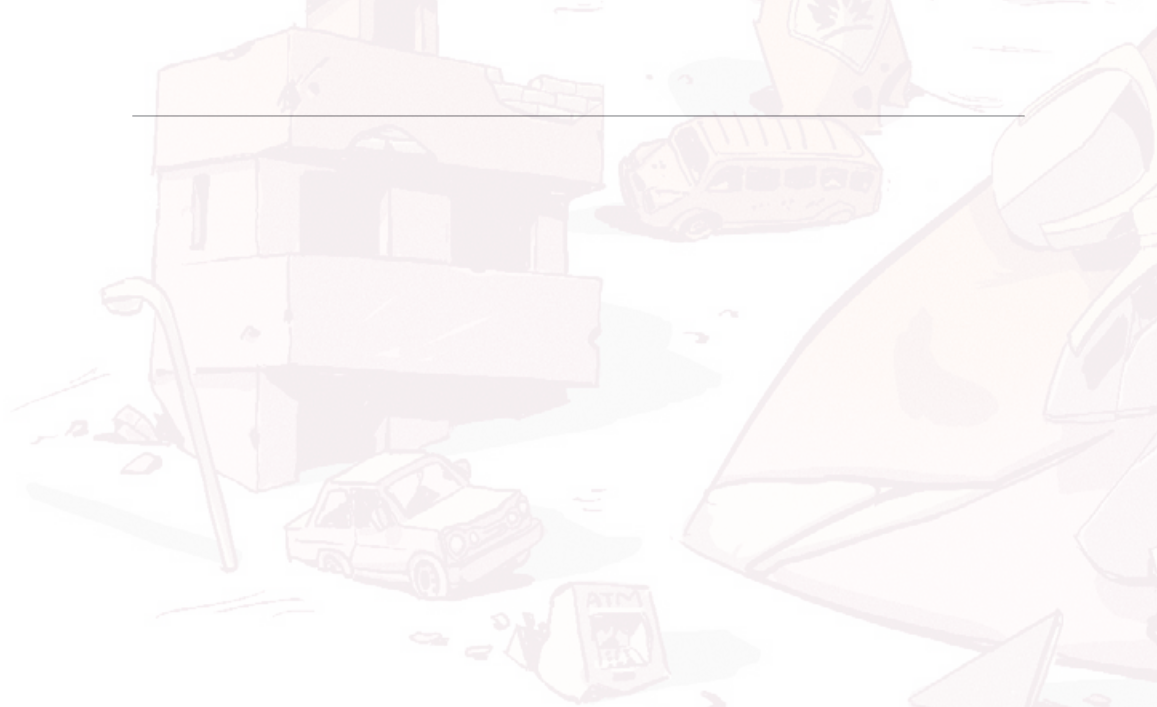
Je me demande si les opportunités sur cette terre sont réellement égales.

Je m'efforce d'expliquer au monde

La blessure du départ continue de me ronger au plus profond de mon être. J'essaie de me convaincre qu'il est indécent de comparer les tragédies, que c'est une forme de honte. Je suis pleinement conscient que la boussole de mon combat réside dans la création, dans mon théâtre, d'une alternative à l'Histoire que l'on tente sans cesse d'effacer de notre région et de notre langue. Aujourd'hui, je vis comme un étudiant en art : étudiant le matin et travaillant le soir. Je cherche une bourse pour améliorer ma situation financière, j'investis autant de temps que possible dans l'art et je cherche à obtenir un nouveau passeport, afin de briser la malédiction de mon passeport bleu.

Je vais apprendre tout ce que je peux avec la conviction qu'un jour, je reviendrai.





Tu es seul

Firas Al Hallak

Firas Al Hallak est un artiste audiovisuel multidisciplinaire libanais basé à Gand, en Belgique, et à Beyrouth. Son travail explore l'influence des artistes sur la culture cinématographique et a été présenté dans de nombreuses expositions locales et internationales.

À l'exil, tu es seul,
même dans les bars,
même dans le sommeil,
même lorsque tu réponds au téléphone ou au courrier.
Les reflets ne sont visibles que dans les miroirs.
Tu es moins présent ici et moins là-bas.

Tu es toujours aussi lourd,
comme un bâtiment,
comme une voiture qui roule,
comme un distributeur de billets,
comme une ville toute entière.

Le poids n'a pas de mesure.

Le problème de la naissance
dans nos circonstances de vie constantes
comme si notre ville s'était suicidée, sans mourir.

Que faire d'un corps qui voulait mourir mais qui en était incapable ?
Que faire d'un visage brisé ?

Que faire d'un corps ravagé ?

Le corps qui se lève tôt dans l'obscurité des pays occidentaux
et se regarde dans le miroir pour soulever la paupière indolente,
La paupière qui protège ma tête

de ce que j'ai vu et de ce que je crains de voir.





Embrasser la vie

Joelle El-Cheikh

Joelle El-Cheikh poursuit un master en sécurité internationale en France, spécialisé dans les migrations. Défenseuse des droits humains et militante sociale et politique, elle a écrit plusieurs articles journalistiques, principalement sur l'actualité de son pays d'origine, le Liban.

J'ai toujours pensé que devenir réfugié était une tragédie : une histoire de séparation, de souffrance et d'abandon. Un retournement tragique du destin. J'ai vu des demandeurs d'asile et entendu leurs récits à travers le monde, sans savoir que le destin, un jour, me placerait dans la même situation — ou, dans mon cas, à bord d'un avion en direction de la France.

Quand j'ai vu le mot « réfugiée » sur un de mes documents officiels du gouvernement français, j'ai eu du mal à en saisir les implications. Suis-je vraiment une réfugiée, alors que mon expérience n'a rien à voir avec celle de personnes ayant traversé la Méditerranée au péril de leur vie, ou franchi des frontières terrestres dangereuses en quête de sécurité ? Ai-je le droit d'exprimer ma nostalgie pour mon pays, alors que d'autres souffrent de torture, de famine et de violence sur leurs propres terres ? L'étiquette de « réfugiée » est-elle un titre que je dois mériter, d'une manière ou d'une autre ?

Quand ma mère avait quatre ans, elle a dû se cacher dans le sous-sol de sa maison, tandis qu'elle entendait les coups de feu résonner dans les rues de Beyrouth. C'était en 1978, pendant la guerre civile libanaise. Pour ma part, à l'âge de quatre ans, j'ai dû fuir le Liban en taxi après l'attaque israélienne contre le pays. À 18 ans, j'ai participé pour la première fois à la révolution libanaise, réclamant le changement. Et à 19 ans, je me suis retrouvée contre les murs, cherchant un abri sous la pluie de verre qui emplissait l'air, après l'explosion dévastatrice du port de Beyrouth le 4 août 2020.

Ce jour-là, à 18 h 07 précises, des familles ont perdu des proches qu'elles ne retrouveraient plus jamais autour d'une table, et d'autres ont perdu leurs

maisons. Je me souviendrai toujours de ce moment où la terre a tremblé sous nos pieds, ainsi que des cris glaçants de mon petit frère : « Maman, je ne veux pas mourir. »

C'est ainsi que ma mère nous a réunis pour nous annoncer la dure vérité : il n'y avait plus d'avenir pour nous au Liban. Plus d'avenir, plus rien. En tant que journaliste politique, elle avait reçu des menaces de mort, et le danger s'était rapproché de notre porte.

Avant même que j'aie le temps de réaliser, nous étions déjà dans un avion en direction de la France, sans savoir ce qui nous attendait. Parfois, je pense encore à ma chambre dans mon pays, à mes vêtements de nuit laissés sur mon lit, pensant naïvement que je reviendrais bientôt. Je me demande si je n'avais pas aussi laissé la porte de mon balcon ouverte.

Cependant, nos pieds n'ont jamais refoulé notre terre natale.

La procédure de demande d'asile a été longue et épuisante. On nous a informés que la décision, qu'elle soit positive ou négative, prendrait encore plus de temps. Les assistants sociaux du centre d'asile nous ont fourni des informations sur nos droits, nos responsabilités et notre hébergement. Nous nous sommes sentis soutenus et respectés, sans aucune forme d'humiliation. Ils ont veillé à ce que nous nous sentions en sécurité, un sentiment qui nous avait fait défaut depuis longtemps.

Ne parlant pas français, je me suis sentie déconnectée, isolée, incapable d'exprimer mes pensées et mes émotions. À cet instant, j'ai compris l'importance de la langue : elle est le fondement de notre identité. Dans ma langue maternelle, on me reconnaît pour mon humour, mon intelligence et ma nature expressive. Mais comment suis-je perçue quand je parle une langue que je ne maîtrise pas, sans mes amis pour me soutenir ?

L'adaptation à ma nouvelle vie n'a pas été un processus facile, mais, avec le temps, la détermination et d'innombrables heures de cours de français, je me suis peu à peu installée dans ma nouvelle patrie. Pourtant, même aujourd'hui,

un pincement au cœur me serre chaque fois que mes amis me demandent si je compte leur rendre bientôt visite. Je leur réponds, avec un sourire contrit : « Oui, peut-être dans quelques mois. »

Le moment décisif est survenu lors de mon entretien avec le responsable des réfugiés en France. On m'a demandé de raconter les événements qui nous avaient contraints à quitter le Liban. L'entretien se déroulait bien, mais à la fin, le responsable m'a fixée dans les yeux et a dit : « Vous êtes bien consciente que si nous vous accordons l'asile, vous ne pourrez plus retourner au Liban, n'est-ce pas ? »

À cet instant, tout s'est figé. Je ne pouvais plus bouger ni répondre. Mes larmes ont commencé à couler, et j'ai eu du mal à me ressaisir. Est-ce cela, la véritable conséquence ? Ne remettrai-je plus jamais les pieds dans ma rue ? Ne reverrai-je plus mes amis au café où nous nous retrouvions ? Est-ce que tout cela ne deviendra qu'un souvenir lointain ?

La fin, vous la connaissez sans doute. Nous avons reçu une réponse positive. J'ai fait des efforts pour apprendre le français, et j'ai même travaillé pendant huit mois dans une organisation française. Aujourd'hui, alors que j'écris ces mots, je suis assise dans la bibliothèque de Sciences Po à Paris, où ma demande pour poursuivre un master a été acceptée. En parallèle, mon frère et ma mère vivent dans un beau village traditionnel appelé Ouches, que j'appelle parfois « ma patrie ».

Je suis réfugiée. Mon chemin a été difficile, et cette période a été la plus éprouvante de ma vie. Cependant, mon histoire n'est pas une tragédie. Je ne peux pas en dire autant des milliers de personnes qui ont perdu la vie en quête d'une existence meilleure, ou de celles qui ont enduré l'humiliation et ont été laissées sans abri pendant des jours, voire des semaines. Celles-là méritent mieux.

Comme la plupart des réfugiés, j'ai eu droit à une deuxième chance dans la vie. Je veux que mon histoire soit un message d'espoir, un témoignage de la fragilité de l'existence et de la rapidité avec laquelle tout peut basculer.

On peut mener une vie qui semble ordinaire, et se retrouver à faire une demande d'asile. Jamais je n'aurais imaginé vivre cela, et pourtant, me voici. Il est naturel de ressentir la nostalgie pour son pays tout en s'efforçant d'en rester loin. Je porte le Liban en moi chaque jour, comme un symbole de mon héritage, et je lutterai toujours pour la justice et la responsabilité. Vivre loin de mon pays m'a appris qu'il n'est pas nécessaire de choisir entre deux identités. On peut rester fidèle à soi-même tout en accueillant le changement.

Aujourd'hui, je vois le monde autrement, avec davantage de compassion. Mères célibataires, grands-parents aux accents étrangers, enfants de cultures mixtes : nous vivons tous un parcours unique. Je suis fière d'être réfugiée. Porter ce titre, c'est avoir fait le choix de lutter, de m'adapter et de grandir. Mais surtout, c'est avoir choisi d'embrasser la vie et de la vivre pleinement chaque jour. Je refuse de me laisser consumer par les circonstances. Mon mode de vie est en constante évolution, mais au fond de moi, je continuerai toujours à œuvrer pour le changement et la croissance — avec la responsabilité qui en découle.





Demander l'asile n'est pas ce dont les gens rêvent habituellement

Rayan Mansour

Rayan Mansour est une écrivaine et travailleuse sociale libano-vénézuélienne. Elle puise son inspiration dans son expérience de migrante, ainsi que dans son identité latino-américaine et ses racines moyen-orientales.

Une chambre. Depuis le ventre de ma mère jusqu'au moment où, à 17 ans, on m'a embarquée par erreur dans un vol en première classe, les murs ont été la seule constante de ma vie. Mes frères et sœurs, ainsi que ma mère, sont en classe économique, tandis que je suis installée sur un grand siège rouge.

« C'est ton jour de chance », m'a dit la vieille dame assise à mes côtés. Ses cheveux gris tombaient paisiblement sur ses épaules, et son sourire était aussi chaleureux que le thé turc qui nous a été servi. Mais je ne me sentais ni chanceuse ni spéciale. J'étais simplement perdue.

Vu du ciel, le Venezuela semblait différent. Par moments, il ressemblait à un vieil ami, puis il devenait une connaissance lointaine. « D'où viens-tu ? » m'a de nouveau demandé la vieille dame en souriant. C'était une autre constante dans ma vie, une question à laquelle je n'ai jamais su répondre.

J'ai pensé aux larmes de ma meilleure amie qui coulaient sur mon épaule lors de notre dernier câlin, aux mains de mon père tenant fermement le volant alors qu'il nous conduisait à l'aéroport, aux enfants fouillant les poubelles, à mon dernier regard sur la maison vide que j'avais appelée « mon chez-moi », et aux murs blancs de ma chambre portant le graffiti hope (espoir, en français) écrit au marqueur noir.

Pour la première fois, j'ai répondu honnêtement à la question : « Je ne sais pas d'où je viens. »

J'ai grandi avec ma famille dans la tourmente socio-économique et politique de Caracas, au Venezuela. Nous avons été confrontés à de nombreux défis de génération en génération. Depuis lors, j'ai vu mon pays se détériorer, celui qui avait autrefois accueilli mes ancêtres fuyant les horreurs de la guerre civile libanaise. Des photos de politiciens arpétant les rues de la ville, aux objets de notre maison que nous avons dû vendre pour payer les factures, en passant par le fait que j'ai dû travailler dès l'âge de 15 ans pour financer mes études : dormir la nuit était devenu un véritable défi, car la réalité et le monde des rêves étaient tous deux des cauchemars. Et dans ce cauchemar, des mains ont tranché les lobes d'oreilles de ma mère pour lui voler ses boucles d'oreilles en or. De quel genre de vie s'agit-il si nous devons la vivre dans la peur ?

Le Liban, un mot que j'avais appris à travers les contes du soir et les chansons de mon enfance, oscillait entre rêve et fantasme. Ma mère me racontait que là-bas, les gens cueillaient eux-mêmes leurs fruits, qu'ils souriaient malgré les circonstances et que les enfants pouvaient jouer dans les rues en toute sécurité.

Mais quand je suis revenue au Liban, après avoir laissé derrière moi tout ce que je connaissais, un poids profond s'est installé en moi. Je suis devenue comme ce grand-père qui revient dans son pays, trente ans plus tard : une personne nouvelle, étrangère, parmi des gens et des lieux qui n'avaient pas changé.

Les mois se sont transformés en années au Liban, et j'ai exploré les changements, tant autour de moi qu'en moi. Mon voyage a marqué le début d'une série de transformations, et la découverte de moi-même continue de me pousser à évoluer, encore aujourd'hui.

Passer des années d'études universitaires avec un porte-monnaie vide était plus facile que de chercher son objectif dans un pays étranger. Suis-je censée connaître mes rêves sans savoir où les trouver ?

J'ai passé des années à étudier une carrière que d'autres m'avaient choisie, j'ai dormi en pleurant de confusion, et j'ai cherché à me faire des amis parmi des personnes qui ne me comprenaient pas. Chaque jour, ce même sentiment m'enfermait dans une spirale de simple survie.

Où sont passées mes ambitions ? Comment pourrais-je en trouver de nouvelles ? C'est ainsi que j'ai affronté les jours les plus difficiles et les plus solitaires de ma vie. Encore une fois, tout cela se passait dans des chambres, mon nouveau refuge et mes salles de classe. La seule chose qui n'était pas une chambre et qui est devenue mon véritable refuge, c'est mon journal. Écrire est devenu mon havre. Quand j'écrivais, je n'avais pas à être forte tout le temps. Je pouvais être ce que je voulais et admettre que je n'avais aucune idée de ce que la vie signifiait pour moi.

Après avoir rempli, tout au long de l'année, des carnets de pensées que je n'avais partagées qu'avec le papier, j'ai réalisé que certaines de mes luttes n'étaient pas seulement les miennes. Je tenais la main de mon grand-père dans ses derniers moments, dans une chambre calme d'hôpital, lorsque l'inspiration m'a frappée, me suggérant de transformer la douleur en impact, tout comme lui l'avait fait en fuyant la guerre.

C'est précisément cette chambre qui m'a fait mûrir plus vite que prévu, me poussant à devenir le pilier de moi-même, de ma famille et des autres. Les mots que je retenais ont commencé à briser les chaînes et ont demandé à être exprimés.

Après cela, j'ai osé créer un compte Instagram où je partageais mes pensées sous un pseudonyme. Ce compte est rapidement devenu mon refuge, un espace où je pouvais exprimer librement mes idées et mon art. Le temps passant, il est devenu aussi un refuge pour d'autres. Mais me cacher derrière un pseudonyme ne me satisfaisait plus. De quoi avais-je peur ? Lorsque des inconnus m'ont offert leur soutien en ligne, j'ai compris qu'ils méritaient de connaître mon véritable nom.

En 2022, j'ai publié mon premier livre intitulé « Toutes les personnes que j'ai été », un ouvrage qui explore les changements constants que nous traversons le long de notre vie à travers de courts récits. Bien que ce livre n'ait pas été un best-seller international, et qu'il n'ait pas rempli mes poches d'argent, il a enrichi ma personnalité et m'a connectée à des gens qui, depuis, font partie des plus chers à mon cœur.

Aujourd'hui, à 24 ans, j'écris ce texte depuis une autre chambre : mon bureau, où je travaille comme assistante sociale et interagis chaque jour avec des réfugiés. Ils me confient leurs histoires, et ensemble, nous cherchons des ressources pour renforcer leur résilience et des moyens de surmonter les défis qu'ils rencontrent durant leur voyage migratoire.

Ma transformation en la personne que je suis aujourd'hui n'a jamais fait partie de mes projets, mais je suis reconnaissante pour ce voyage. Quitter tout et demander l'asile dans un autre pays n'est généralement pas ce dont rêvent les gens.

Nous rêvons de paix, de santé, de famille, d'amour et d'éducation. Quand les gens vivront-ils enfin en paix chez eux ? Quand l'humanité trouvera-t-elle l'unité nécessaire pour cela ? Il est certain que chacun mène sa propre bataille, mais les réfugiés et les migrants se battent depuis bien trop longtemps.



Exile

Alya Joreige

Alya Joreige est d'origine libanaise, française et grecque. Ce mélange multiculturel de langues et d'histoires est une composante essentielle de sa personnalité et lui confère une perspective internationale unique. Elle est titulaire d'un master en affaires internationales et en droits de l'homme.

En décembre 2004, j'ai quitté le Liban. À l'époque, j'avais quatre ans. Nous pensions que notre retour serait rapide. Notre départ a été motivé par des raisons liées au travail de mes parents et nous pensions que notre séjour à l'étranger ne durerait que quelques mois. Mais le 14 février 2005, l'assassinat du premier ministre Rafik Hariri a marqué le début d'une spirale de violence, annihilant nos espoirs d'un retour qui n'a toujours pas eu lieu.

Nous avons alterné entre des périodes d'optimisme, notamment lors du retrait des troupes Syriennes du pays, et de profond désarroi, marquées par l'annonce de la guerre de 2006 avec Israël. Ces bouleversements émotionnels ont rythmé notre exil, balançant entre espoir et désillusion, à l'ombre d'événements insaisissables.

Je suis issue d'une famille d'exilés, venant d'Izmir, de Palestine et de Syrie. J'ai grandi avec des récits empreints de tristesse sur la migration et l'exil, la douleur du manque et de la perte. J'ai également écouté les récits de mes parents sur leur rapport à l'exil pendant la guerre civile libanaise. Mon exil fait écho au leur, s'inscrivant dans une lignée et dans une transmission de traumatismes et d'expériences qui ont marqué notre histoire familiale. J'ai grandi avec une incertitude constante : Partir ? Revenir ?

Je préfère parler d'exil plutôt que de simple migration, car l'exil évoque une séparation profonde, une forme de nostalgie tenace. S'exiler, c'est parfois partir de son plein gré, mais c'est aussi souvent s'éloigner de sa patrie sous la contrainte. C'est un peu comme les oiseaux migrateurs qui déploient leurs

ailles pour fuir les rigueurs de l'hiver et échapper aux saisons hivernales meurtrières, tout en maintenant un lien indéfectible avec leur terre natale. Comme ces oiseaux, j'ai pris mon envol, mais une partie de mon être semble irrémédiablement ancrée dans la terre du Liban.

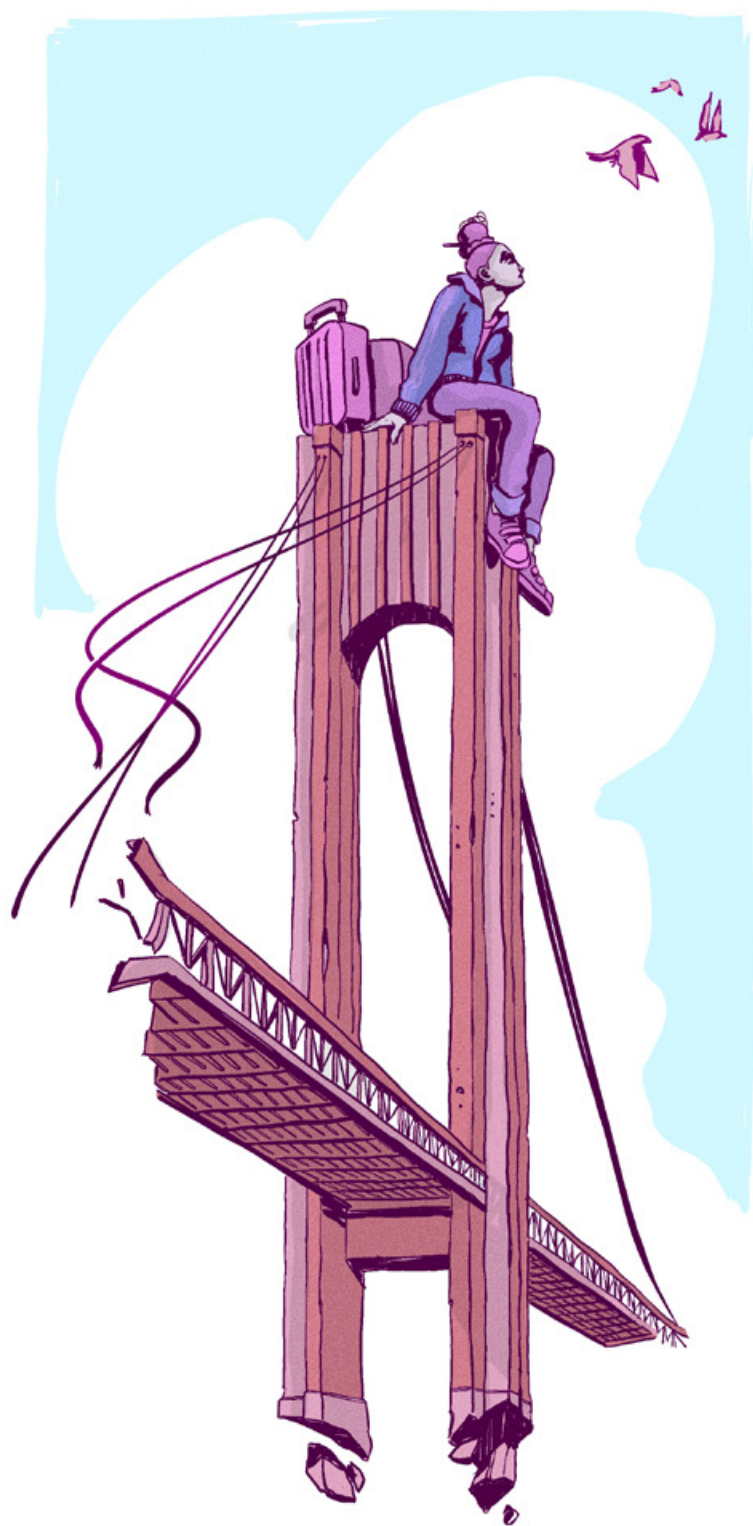
Mon rapport à l'exil a beaucoup évolué, et ce n'est que récemment que j'ai commencé à le comprendre plus profondément. Je me rappelle que, lorsque j'étais enfant, je ressentais une certaine fierté à vivre en dehors du Liban. Au fil des années, cette fierté s'est muée en honte. Cette honte découle en partie de la sensation de ne pas être légitime, de ne pas être « assez libanaise » comparée à d'autres. Mon exil a semé le doute quant à mon appartenance et mon identité. Et puis, il y a cette culpabilité qui me pèse, celle d'avoir la possibilité de vivre ailleurs, d'explorer de nouveaux horizons, tandis que d'autres sont restés au pays parfois dans des circonstances terribles. Mon exil a engendré un profond malaise, alimentant une crise identitaire, érigeant des barrières invisibles entre mon pays et moi.

Etel Adnan a dit : « L'exil ne tue pas la passion. Au contraire. Il la renforce mais la rend totalement désespérée. L'exil, c'est la conscience de cette marginalisation et de cette perte irrémédiable. C'est la perte de ce qui est le plus proche de l'identité, celle qui est liée à l'histoire et à la géographie. »

Ces paroles résonnent profondément avec mon expérience. Elles reflètent la conscience de ma marginalisation, une conscience qui se manifeste de manière particulièrement palpable dans mon rapport à la langue. Ma relation avec la langue arabe est empreinte d'une complexité profonde, accompagnée d'un lourd fardeau de culpabilité et d'insécurité. La pression constante pour bien parler l'arabe, la crainte de la critique due à ma maîtrise imparfaite de cette langue, tracent des frontières invisibles, des limites insurmontables qui semblent m'isoler. Mon exil a exacerbé ce conflit intérieur lié à la langue qui incarne mes racines et mon identité, tout en suscitant un sentiment de perte. La langue arabe, symbole de mon identité et de mes racines, incarne en même temps une dualité douloureuse. Elle est le miroir de ma culture, mais elle renvoie également l'image de mon éloignement du Liban, renforçant ainsi mon sentiment d'illégitimité. Elle me résiste sans fin.

Mon exil, qui aurait pu sembler une tentative de m'arracher de mes racines, a en réalité renforcé mes liens indéfectibles avec mon pays d'origine. Mes racines, bien que parfois meurtrières, ont démontré une résilience inébranlable. Cette expérience, loin de m'éloigner de ma terre natale, a au contraire ravivé mon amour incommensurable pour le Liban et renforcé mon sentiment profond d'appartenance à cette nation. Il a façonné ce que je suis aujourd'hui, a orienté tous mes choix professionnels et personnels. Mon exil a nourri mon désir ardent de revenir un jour au Liban, de rétablir un lien précieux et de réaffirmer ma légitimité culturelle.

Mais parfois, je me demande si ce lien avec un pays n'est pas plutôt un rêve. Est-ce un fantasme, une illusion, une persistante obstination alors que le pays change hélas de visage et que j'ai de plus en plus de mal à le reconnaître et à m'y reconnaître ? Je ressens alors un exil intérieur profond qui n'est plus une question de géographie ou de frontière. Comme une idée d'un pays perdu. Un exil définitif auquel je ne me résoudrai sans doute jamais.



The background features a faint, stylized illustration of a woman in profile, looking upwards. She is wearing a headscarf and a jacket. To her left is a large suitcase. In the upper right corner, there are three birds in flight. The entire scene is rendered in a light, sketchy style with a soft color palette of pinks, purples, and blues.

La vie entre deux mondes

Rita Obeid

Rita Obeid est née et a grandi à Beyrouth. Titulaire d'un doctorat en psychologie du développement, elle enseigne à l'université aux États-Unis. Ses recherches portent sur le développement du langage chez les enfants, les personnes autistes et leurs aidants.

Installée à l'aéroport après vingt-quatre heures de voyage, j'attendais à la réception des bagages deux valises qui contenaient toute ma vie. La seule chose que je pouvais faire était de serrer dans mes mains ma lettre d'admission au programme de doctorat, que je m'apprêtais à présenter anxieusement au contrôleur de sécurité. À ce moment-là, je me suis dit qu'arriver en Amérique était déjà un exploit en soi. Ce n'était que mon deuxième voyage hors du Liban. Après avoir suivi toutes les indications et traversé trois aéroports différents, j'ai réalisé que mon arrivée aux États-Unis marquait ma première victoire. My stay in the United States was supposed to be a stepping stone, a brief layover that would end with a return home once I obtained my PhD in psychology. Twelve years later, however, and my ambitions continue to keep me here, in this new home.

Mon séjour aux États-Unis était supposé être un tremplin dans ma vie, une période brève durant laquelle je décrocherais mon doctorat en psychologie avant de revenir dans mon pays. Douze ans ont passé, et mes ambitions me retiennent toujours ici, dans cette nouvelle patrie.

Après une longue journée de voyage, et une fois la douane passée, j'ai pris mon téléphone pour vérifier à quelle heure mon ami allait venir me chercher. J'avais hâte que mes pieds foulent enfin mon « nouveau chez-moi ». Mon arrivée était insipide. L'étape suivante n'était pas mon propre appartement, je n'en avais même pas encore trouvé un. Mon oncle avait contacté quelques-uns de ses amis pour me dénicher un logement temporaire pour les prochaines semaines.

Dans la voiture, je regardais par la fenêtre, mes yeux passaient d'un paysage à l'autre. Ils ont fini par se poser sur un magnifique pont suspendu qui s'étendait au-dessus du détroit et reliait Staten Island à Brooklyn. Le pont Verrazzano avait attiré mon attention, car il symbolisait parfaitement mon enthousiasme pour cette nouvelle étape de ma vie. C'est sans doute ce même enthousiasme qui m'a poussée, jour après jour, à traverser ce pont, qui est devenu mon trajet quotidien pendant les six années suivantes.

À peine avais-je franchi le seuil de mon logement temporaire à Brooklyn que je reçus en plein cœur ma première leçon sur la vie à New York. J'ai alors compris que les parapluies disposés près de la porte n'étaient pas de simples décorations, comme je l'avais cru au départ, mais qu'ils servaient à se protéger de la pluie qui tombait, même en plein été !

La pluie n'était vraiment pas ma priorité ce jour-là. En effet, à mon arrivée à New York, ma tâche principale était de m'inscrire au programme de doctorat. Une mission qui paraissait simple, si ce n'était que je me trouvais dans l'une des plus grandes villes du monde, sans avoir la moindre idée du fonctionnement de son système de transports.

Ma famille d'accueil demanda à sa fille de m'accompagner à Manhattan. De là, j'ai pris d'innombrables tournants et fait demi-tour plusieurs fois avant d'arriver enfin au Centre des Études Supérieures. Je me suis arrêtée un instant, fixant un monument impressionnant tout proche. La silhouette imposante du gratte-ciel Empire State se dressait au-dessus de moi ; j'ai réalisé la chance incroyable que j'avais de pouvoir admirer cette beauté tous les jours. La ville me fascinait, avec son tumulte, son agitation et son bruit incessant. Le monde était à portée de main ici, mais en même temps, je n'étais qu'une infime parcelle de cette immense cité. New York insufflait la vie dans mon âme.

Au bout de deux semaines, mon long séjour chez ma famille d'accueil a commencé à me mettre mal à l'aise et m'a incitée à chercher un appartement. Finalement, j'ai trouvé un logement qui me permettait de gérer une partie de ma bourse tout en couvrant mes frais de nourriture.

J'ai emporté mes deux valises jusqu'à Staten Island. C'était la première fois que je traversais le magnifique pont Verrazzano.

À peine arrivée dans l'appartement, plusieurs problèmes majeurs se sont posés. Il est devenu évident que dépenser 500 dollars par mois pour un logement à New York, avec un réfrigérateur mais sans véritable cuisine, était une mauvaise idée. L'appartement était séparé du niveau supérieur, où résidaient les propriétaires, par des rideaux bruns de mauvaise qualité. Il n'était donc pas surprenant que, très vite, j'aie rangé mes affaires et cherché un autre endroit où m'installer.

Cette fois-ci, j'ai trouvé une chambre. Bien que son loyer fût exorbitant, j'avais, au moins, une véritable cuisine. Très vite, j'ai pris conscience de mes lacunes en matière de cuisine et de la facilité de la vie dans mon pays.

Un jour, je suis montée dans un bus qui passait devant la statue de la Liberté. Cela faisait plusieurs mois que je n'étais qu'une simple touriste à New York. Puis les choses ont basculé et cet endroit est devenu mon chez-moi. Un chez-moi que j'ai appris à aimer et qui m'a tant enseigné au cours des six années suivantes.

J'ai maîtrisé l'art de courir pour attraper les bus ; je me suis habituée au froid glacial en attendant mon train quotidien ; et mon aversion pour l'hiver a diminué, mais la mer me manquait toujours.

Une fois ma thèse achevée, j'ai travaillé pendant un an dans le Bronx. Après six ans passés à New York, l'histoire d'amour que je croyais brève a pris fin. J'aimais New York, mais les quatre heures de transport quotidien entre Staten Island et la ville m'avaient épuisées.

Une fois de plus, je me suis mise à chercher un emploi et j'ai trouvé un poste à Cleveland, dans l'État de l'Ohio. Lors de l'entretien, en me promenant sur le magnifique campus, mes souvenirs m'ont ramenée à ma ville au Liban. L'architecture de l'Université Case Western Reserve m'a rappelée celle de l'Université américaine de Beyrouth. À peine le contrat signé, j'ai commencé

à préparer mes affaires. Mes deux valises étaient devenues vingt-deux cartons envoyés par colis postal à Cleveland.

Me voilà aujourd'hui, menant les recherches qui me passionnent et travaillant aux côtés d'étudiants enthousiastes. J'ai trouvé ce que je cherchais : un travail gratifiant, épanouissant et un emploi qui me fait grandir et m'apporte de nouvelles connaissances chaque jour.

Mon séjour aux États-Unis m'a beaucoup appris. Je me suis rendue compte de la limite de mes connaissances. J'ai découvert la beauté et l'évolution qui émergent de la diversité. J'ai compris que je voulais poursuivre mon apprentissage et mon développement, et que je souhaitais soutenir ceux qui suivent un chemin similaire. Mon départ du Liban a été un parcours semé d'embûches ; ma vie aurait sans doute été plus facile dans mon pays.

En effet, rester là-bas m'aurait permis d'échapper à la douleur de la séparation d'avec ma famille et mes amis. Mais ma maison au Moyen-Orient, aussi belle et magique qu'elle soit, a été détruite. Me voilà donc, transformant ce qui n'était censé être qu'une brève escale en un projet de vie.

Chaque lieu traversé au cours de ce voyage est devenu une patrie à mes yeux, et chacun d'eux occupe une place indélébile dans mon cœur.





C'est ce que je voulais te dire

Thea Khoury

Thea Khoury croit que l'écrit peut tisser des réalités plus justes. Ce témoignage est un hommage à son père, vers qui elle se tourne pour trouver un guide, et à son pays natal, le Liban, actuellement en crise.

Papa,

J'espère que l'obscurité t'a bien accueilli.

Tu es parti trop tôt,

mais je suis quand même un peu soulagée,

tu n'a pas eu à voir ton pays saigner.

Je n'avais jamais imaginé

avoir besoin de te parler

après ta mort.

Les paroles manquaient de temps.

Tes racines profondes commencent à se décomposer,

tu as laissé dans la terre une empreinte humide.

Ceci émane du cœur du Moyen-Orient

et s'étend aux Palestiniens, aux Syriens, aux Libanais.

Ces guerres ne cessent de causer

de grandes pertes

à tous ceux qui sont frappés par la malédiction
d'être nés sur la terre
où le Christ avait marché.
Lui aussi fut attaqué.

La violence prédomine et demeure
la lourde croix qui pèse sur ces nations.

Ses peuples sont victimes
de négociations corrompues,
qui ont normalisé
les violations flagrantes des droits humains.

Certes, le Christ a parcouru ces terres,
mais la politique les a usurpées à maintes reprises
et les éléments naturels y sont abondants.

Le système est défectueux
à cause de la religion
qu'ils ont érigée en loi.

Des soulèvements civils éclatent dans tout le pays.
Le peuple est en colère et ne sait vers qui se tourner.
Personne ici n'est tenu de rendre des comptes.
Ne te méprends pas, j'aime mon pays,
mais ce gouvernement est responsable
des suicides de masse, et de la faim.

Un homme s'est tiré une balle en plein jour
dans la rue Hamra,

il s'est étendu pour se reposer.
C'était sa manière de protester ;

et la phrase qu'il a laissée
a été inscrite sur son casier judiciaire vierge :
« Je ne suis pas un infidèle, mais la faim est une infidèle. »
La pauvreté en est la cause.

C'était un cri pour tous les pères comme lui,
qui luttent pour nourrir leurs enfants,
préférant la mort à la souffrance.

Je veux te remercier, Papa,
pour ta constance dans ta patrie
car tu as vécu une guerre,
trente années de séquelles psychologiques.
Tu as lutté pour ton pays, et tu es mort sur sa terre.

Mais quand tu as eu besoin d'aide,
aucune main ne s'est tendue vers toi.
Il me peine de voir la guerre que tu avais affrontée,
se raviver,
et les opportunités s'évanouir.

Ce qui est fait est fait.

Le compromis est un prix que ma génération doit payer.

Cela émane du cœur du Moyen-Orient

et s'étend aux Palestiniens, aux Syriens et aux Libanais.

Ces guerres ne cessent de causer

de grandes pertes

à tous ceux qui sont frappés par la malédiction

d'être nés sur la terre

où le Christ avait marché.

Lui aussi fut attaqué.

La violence prédomine, et demeure

la lourde croix qui pèse sur ces nations.

Ses peuples sont victimes de négociations corrompues,

qui ont normalisé les violations flagrantes

des droits de l'homme.

Certes,

J'avais un ami défenseur de la paix.

Il aimait comme si l'amour était le seul refuge.

Il a été arrêté, devenant l'actualité.

Les budgets gouvernementaux sont utilisés

pour tendre des pièges à des champignons.

Le jeune cultivait des champignons hallucinogènes,
mais aux yeux du monde,
il a été transformé en criminel –
un cerveau menaçant la vie des innocents.

Tout cela se déroule parallèlement au chaos.

Mais, grâce à Dieu, nous avons des policiers
qui servent leur pays
en mettant les hippies en prison,
afin de « préserver la paix ».

Une comparaison absurde,
mais qui représente bien la façon
dont les hommes d'État réagissent
face à un peuple qui réclame des réformes.

Ils auraient mieux fait
d'avalier le « psilocybe » qu'ils ont saisi,
de partir en voyage,
d'élargir un peu leurs esprits.

J'en ai assez de ces absurdités,
je suffoque,
j'ai besoin de respirer,
de faire une pause.

Ma ville, aujourd'hui,
n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était.
Elle tente à nouveau de guérir ses cicatrices,
comme une bête blessée luttant pour respirer,
jetée dans un égout.

Elle tente de guérir,
comme d'autres terres,
frappées et dévastées,
laissées nues et détrempées,
quelque part au Moyen-Orient.

Puis vint la goutte qui fit déborder le vase.
Les médias ne l'ont pas décrite comme une agression sioniste,
ils l'ont imputé à l'incompétence des autorités locales,
et ont prétendu que les preuves étaient insuffisantes
pour incriminer les milices de l'autorité.

Une explosion

a transformé ma ville en cendres.
Trois cent mille déplacés, six mille blessés et deux cents morts.
Cela n'a entraîné aucune réaction du gouvernement.

Mais le peuple s'est levé,
pour sauver la capitale.

Les jeunes se sont armés de balais,
distribuant de la nourriture.
La réaction de la communauté a apporté un espoir.
C'était rassurant.

Telle est notre nature.
C'est ici que nous sommes,

et c'est ici que je suis,
luttant pour mon pays.
Vais-je mourir sur sa terre ?
Allons-nous trouver notre salut
dans ce brouillard épais ?
Une question qui m'étouffe
dans l'obscurité d'un cachot.

Voilà la situation, papa,
c'est ce que je voulais te raconter.
J'espère vraiment que tu vas bien.
Je voulais me libérer d'une partie du poids qui pèse sur mon cœur,
te raconter tout cela.
Merci de m'avoir prêté une oreille attentive, papa,
je ressens encore ta présence,
et je prie pour que tu reposes enfin en paix.

Depuis que j'ai quitté le Liban en 1976 pour m'installer en France, que de fois m'a-t-on demandé, avec les meilleures intentions du monde, si je me sentais « plutôt français » ou « plutôt libanais ». Je réponds invariablement : « L'un et l'autre ! » Non par quelque souci d'équilibre ou d'équité, mais parce qu'en répondant différemment, je mentirais. Ce qui fait que je suis moi-même et pas un autre, c'est que je suis ainsi à la lisière de deux pays, de deux ou trois langues, de plusieurs traditions culturelles. C'est précisément cela qui définit mon identité.

Serais-je plus authentique si je m'amputais d'une partie de moi-même ?

Extrait de « *Les identités meurtrières* » d'Amin Maalouf

